

VASILE PÂRVAN

(1882—1927)

Oderint peccare boni pietatis amore

Les hommes de science de notre pays, et en particulier les historiens de l'antiquité et les archéologues roumains groupés autour de l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la République Populaire Roumaine, de l'Institut d'Histoire de Cluj et du Musée d'antiquités de Jassy commémorent cette année le soixante-quinzième anniversaire de la naissance du savant historien et archéologue que fut Vasile Pârvan. Ils ont malheureusement le triste devoir de commémorer aussi le trentième anniversaire de sa mort prématurée à un âge où toute sa puissance de travail, toute sa richesse d'information et tout son dévouement pour la connaissance de notre passé lui auraient permis d'ajouter de nouveaux chapitres à la culture roumaine. Le moment est donc venu d'examiner, à la faveur du recul de trois quarts de siècle, quelle a été la signification de la vie et de l'œuvre de Vasile Pârvan, quel fut le rôle joué par une personnalité aussi forte que la sienne dans le développement des études historiques dans notre pays, quel a été son apport à la connaissance du passé lointain de l'Europe en général et de notre pays en particulier, quelles ont été les bornes de l'époque dans laquelle il a vécu et travaillé, et enfin quelles ont été ses propres limites en un temps où la société contemporaine entrait dans une phase nouvelle de son histoire, longuement préparée par tant de siècles de luttes et de souffrances.

On nous permettra de retracer tout d'abord le cadre dans lequel ce grand savant a travaillé et a lutté. Sans entrer dans les détails de sa biographie, écrite en premier lieu par ceux qui l'ont connu de près et qui se sont penchés pieusement sur ses dernières pensées, il est pourtant nécessaire d'en réunir les éléments principaux, si l'on veut apprécier avec justesse l'homme et son œuvre.

Fils d'un modeste instituteur de village, Vasile Pârvan naquit le 28 septembre/10 octobre 1882 en Moldavie, dans le village de Perchiu, commune de Huruiști-Tecuci. Ce détail n'est point dénué d'importance, car il explique l'intérêt permanent et la sympathie inaltérable que le futur historien de l'antiquité allait conserver jusqu'à la fin de sa vie aux paysans parmi lesquels se passa son enfance et dont il avait pu connaître, comme peu d'autres, les souffrances et les luttes.

Bachelier du lycée classique « Codreanu » de Bîrlad en 1900, le jeune Vasile Pârvan s'inscrit à la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université de Bucarest, choisissant comme spécialité principale l'histoire et la philologie classique. Le début du siècle avait trouvé dans les chaires de notre premier éta-

blissement d'études supérieures et plus particulièrement à la Faculté des Lettres, une pléiade d'historiens remarquables dont certains faisaient preuve d'une intense activité scientifique. Aux leçons éloquentes sur l'histoire universelle d'un Nicolas Iorga s'opposaient, par contraste, celles d'histoire roumaine, si sobres et d'un esprit critique si poussé — chose parfois bien nécessaire — d'un Dimitrie Onciul. L'épigraphiste connu et apprécié à Vienne et à Paris qu'était Grigore Tocilescu approchait des termes d'une carrière et d'une activité qui n'ont pas été estimées à leur juste valeur et dont les débuts avaient été jadis rejetés dans l'ombre par la figure du fin lettré que fut Alexandre Odobescu. Le slaviste I. Bogdan se trouvait à l'apogée de sa carrière et s'était gagné, grâce à ses recherches d'archives et à la sûre technique de ses éditions de documents, une juste renommée. Plus loin, dans la pénombre de sa modestie, le professeur de langue et littérature latines, D. Evolceanu, armé de solides connaissances acquises dans les universités allemandes contribuait au maintien de ce niveau d'instruction académique sans lequel une véritable université ne saurait correspondre à sa mission et ne peut point atteindre le but pour lequel elle a été créée.

Aussi ne s'étonnera-t-on point que le jeune Pârvan allât porter son attention du côté des domaines qu'illustraient les investigations de ces deux grands historiens du peuple roumain : Nicolas Iorga et Dimitrie Onciul. C'est ainsi que, entre les années 1903—1905, parurent, avec le concours de ses maîtres, rien moins que cinq études d'histoire du moyen âge roumain, vers lequel semblaient se fixer de préférence les préoccupations du nouvel historien, travaux destinés à assurer au jeune licencié ès lettres une place de premier plan dans l'historiographie roumaine¹.

Sa passion d'explorateur du passé, comme aussi le conseil de ses professeurs d'étudier l'antiquité gréco-romaine déplaceront toutefois bientôt le centre de gravité de son activité vers cette autre époque de l'histoire pour laquelle l'Université de Bucarest n'avait alors aucun autre spécialiste reconnu. La disparition en 1909 de Gr. Tocilescu aurait laissé un vide dans ce domaine d'activité si à cette date un chercheur de talent n'avait été déjà préparé pour en continuer l'activité.

Boursier de l'Université de Bucarest entre les années 1904 et 1909, V. Pârvan fréquente les cours et les séminaires des Universités de Jéna (1904), Berlin (1905—1908) et Breslau (1908—1909) préparant une vaste étude intitulée : *Untersuchungen über die « negotiatores » der römischen Kaiserzeit*, dont il tirera son excellente thèse de doctorat publiée en 1909 en une version plus restreinte sous le titre : *Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreiche*².

Nous n'avons assurément pas la prétention de rendre en quelques mots le climat nouveau dans lequel V. Pârvan allait se préparer pour sa brève et fulgurante carrière didactique et scientifique. Nous ne pourrions du reste le faire de manière satisfaisante. Des études prochaines devront l'entreprendre en s'aidant d'une documentation dont nous ne disposons pas au moment où nous écrivons ces lignes. Pourtant, un fait essentiel mérite d'être retenu, c'est qu'après une halte rapide d'acclimatation à Jéna, où les traditions de l'école romantique allemande demeuraient vivaces, ce fut à Berlin, l'un des centres universitaires les plus réputés

¹ Nous avons essayé de reconstituer les premières années de l'activité de Vasile Pârvan à l'aide du mémoire qu'il présenta en 1909, à l'occasion de sa candidature à la chaire d'histoire ancienne et d'épigraphie de l'Université de Bucarest : *Memoriu înaintat onor. Minister al Cultelor și Instrucțiunii*, Bucarest, 1909. Il a servi aussi à H. Metaxa pour rédiger ses excellentes

notes sur la vie et la bibliographie des œuvres de V. Pârvan, publiées dans « *Arhiva pentru știința și reforma socială* », VII, 3—4, 1928 et dans le volume commémoratif *În memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934, p. 1 et suiv.

² *Ibidem*, p. 7.

d'Europe, qu'il put se perfectionner dans un domaine d'études qui lui était nouveau.

L'ancienne génération d'historiens, qui s'était nourrie des idées libérales au grand courant de 1848, s'était éteinte. Deux ans avant l'arrivée de Pârvan à Berlin, mourait Mommsen. Une nouvelle génération d'historiens, reflétant pleinement les buts politiques du deuxième Reich, savait revêtir d'habits souvent éclatants l'idéologie de l'impérialisme allemand du début du siècle. Un Edouard Meyer, dont les cours et séminaires d'histoire ancienne seront suivis assidûment par V. Pârvan lors de son séjour à Berlin, avait déjà publié dix ans auparavant son étude fondamentale intitulée *Die wirtschaftliche Entwicklung des Altertums*³ et préparait vers cette date la seconde édition de sa célèbre *Histoire de l'Antiquité*⁴, monument d'érudition et de critique des sources, se proposant de fonder sur de nouvelles assises sa fameuse théorie sur le développement de la société antique. A la place de l'idéologie libérale qui, partant des prémisses établies par Humboldt, avait assuré un vaste horizon européen aux « idées directrices » se faisant jour dans l'œuvre d'un Leopold Ranke par exemple⁵, le positivisme d'Ed. Meyer créait l'illusion du dernier mot de la pensée historique par la construction de sa célèbre théorie cyclique selon laquelle l'antiquité, à l'instar des autres grandes périodes de l'histoire de l'humanité, a dû fatalement parcourir les trois étapes indissolublement liées entre elles : une période ancienne, une autre féodale et enfin une troisième période plus récente, de contenu capitaliste et de forme gréco-romaine, dernière et inéluctable conclusion de toute histoire de l'Antiquité. La lutte d'Ed. Meyer contre la théorie plus ancienne de Rodbertus⁶, continuée par K. Bücher⁷, selon laquelle l'antiquité n'aurait point dépassé l'étape de « l'économie domestique », ne signifie en dernière analyse et de toute évidence, tout en tenant compte des différences sensibles entre les deux représentants de l'idéologie bourgeoise, qu'une variante nouvelle, plus nettement marquée de cette même idéologie. Le concept du « capitalisme antique » souligné par Salvioli dans la seconde édition de son ouvrage désormais classique⁸ n'était qu'un nouveau pas des historiens bourgeois

³ Parue en 1895.

⁴ Parue en 1907.

⁵ Cf. Ed. Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, München-Berlin, III^e éd., 1936, p. 472 et suiv.

⁶ *Untersuchungen auf dem Gebiete der Nationalökonomie des klassischen Altertums: Zur Geschichte der römischen Tributsteuern*, dans « *Jahrbuch für Nationalökonomie und Statistik* », IV, V, VIII, 1864—1867.

⁷ *Die Entstehung der Volkswirtschaft*, 5^e éd., 1906.

⁸ G. Salvioli, *Le capitalisme dans le monde antique*, Paris, 1906. L'ignorance de l'économie politique et de ses lois mettaient la plupart des historiens dans l'impossibilité de discerner clairement les différentes formes d'organisation de la vie économique basées sur les relations de production. Le fait qu'ils prenaient comme point de départ, au lieu de la production même des biens et des richesses, leur circulation, menait à cette conclusion, en apparence légitime, que dans le circuit économique les formes caractéristiques — et, ajoutaient-ils, les seules possibles dans leur vie successive — ont toujours été l'économie naturelle, l'économie monétaire et l'économie de crédit. En confondant le processus de la production des mar-

chandises en général, avec celui de la production capitaliste, qui n'en est qu'une étape, historiquement limitée par les conditions qui lui sont propres, l'économie politique classique offrait aux historiens la justification théorique de la modernisation de l'histoire ancienne. De là, la désinvolture avec laquelle ils parleront d'un moyen âge ou d'un capitalisme gréco-romain. Combattant cette classification, considérée à tort valable pour toutes les grandes époques de l'histoire, à savoir l'économie naturelle, l'économie monétaire, l'économie de crédit (classification qui n'en constitue pas moins un cercle vicieux à la fois et une mystification), Marx a démontré qu'elle établit une distinction artificielle entre des formes de circulation appartenant au même mode de production tout en rapprochant des formes de production différentes. L'antiquité, en effet, a connu simultanément et successivement les deux premières formes de cette classification, parfaitement compatibles avec son mode de production. L'économie naturelle faisant place au fur et à mesure à l'économie monétaire, n'en reste pas moins valable, même à l'époque et dans les régions historiques où l'économie monétaire semblait avoir définitivement conquis la première place. A la

sur le chemin de l'épuisement de toutes les formules qu'ils pouvaient trouver entre les bornes étroites de la pensée historique idéaliste. L'interprétation économiste constituait au moment où V. Pârvan poursuivait ses études à Berlin, l'extrême limite pouvant être atteinte par l'historiographie de l'Europe contemporaine. C'était la limite du milieu dans lequel il se développait comme jeune historien. C'était en même temps une limite pour lui-même que nul ne l'empêchait de franchir.

Il est vrai cependant qu'à cette date les plus grands spécialistes de notre discipline lui certifiaient que le thème choisi par lui comme sujet de dissertation ainsi que, généralement, le point de vue dont il partait étaient non seulement des plus actuels, mais aussi des plus hardis. Ce courant d'idées se manifestait largement dans l'Allemagne de Guillaume II et assurément pas seulement là. Pour citer comme exemple quelques noms, rappelons qu'à ce même moment Robert Pöhlmann avait consciencieusement rassemblé toutes les informations touchant l'histoire sociale de ce même monde gréco-romain qu'il avait replacées dans une synthèse bien connue sous le titre de : *Geschichte des antiken Kommunismus und Sozialismus*, parue en 1893. Depuis 1895 une autre œuvre maîtresse avait paru, aussi méticuleuse dans le rassemblement de toutes les informations et d'une critique aussi poussée dans leur interprétation philologique, mais tout aussi réactionnaire du point de vue de l'explication des causes générales attribuées par l'auteur à la fin du monde antique. Nous venons de nommer Otto Seeck et sa : *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, dans laquelle l'historiographie bourgeoise disait — ou plus exactement croyait dire — son dernier mot dans un problème si débattu aujourd'hui encore, un demi-siècle après sa parution, à cette différence près qu'on cherche aujourd'hui d'autres explications à ce phénomène que celle de l'« extermination des élites » (die Ausrottung der Besten) fournie par Otto Seeck.

périphérie de ces régions et assez fréquemment à l'intérieur même de ces dernières, ces deux formes de vie économique ont non seulement coexisté, mais se sont dans la même mesure complétées. L'économie monétaire qui commença, dans sa forme la plus simple, par la thésaurisation, aboutira en dernière analyse et en passant par l'usure (dont le rôle immense a été plus d'une fois souligné par Marx) à l'accumulation primitive du capital commercial. Ce sont là deux étapes du même mode de production, liées indissolublement à l'existence de la production des marchandises avec tout ce qu'elle implique dans cet ordre d'idées, c'est-à-dire l'apparition de la monnaie et l'extension de son pouvoir d'achat de plus en plus précis, et de plus en plus sûr, et l'apparition de la classe des marchands comme classe intermédiaire entre les différents producteurs de biens et de richesses. En partant donc des apparences créées par le processus de la circulation des biens et suivant l'exemple de ses maîtres, V. Pârvan mettait d'une main qu'il croyait sûre, le signe d'égalité entre la production des marchandises en général et la production du monde gréco-romain, tout comme l'économie politique classique mettait le même signe d'égalité entre la production des marchandises en général et la production capitaliste en particulier. Hâtons-nous toutefois de préciser à la fin de cette digression un peu longue que, en soi, la circulation des biens, ainsi que l'étude du rôle joué par ceux qui la mettaient en marche, c'est-à-dire

les négociants dont notre auteur suivait la destinée à travers l'empire des césars, n'en restent pas moins intéressantes pour les historiens de l'antiquité. Ce que V. Pârvan — et ses maîtres avant lui — ignorait, c'est l'unité dialectique existant entre le mode de production du monde gréco-romain et les formes assez souvent variées, mais non point contradictoires dans leur contenu historique, de la circulation des biens. C'est à cause de cela qu'il a l'impression que la position occupée par Ed. Meyer était à la fois diamétralement opposée et supérieure à celle de Rodbertus et de Bücher. Si l'historien avait été doublé d'un économiste, il aurait pu discerner la valeur, la limite et la signification des phénomènes économiques engendrés par un seul et même mode de production. Mais pour cela il aurait dû connaître avant tout l'évolution de la société humaine et ses lois, telles qu'elles nous ont été révélées par les théoriciens du marxisme. Il ne paraît en avoir eu connaissance ni dans ses premières études faites à l'Université de Bucarest, ni pendant son séjour à Berlin. On n'en trouve du moins aucune trace dans ses écrits. Quant à lui, au moment où il quittait le chemin autrefois si rebattu de l'histoire politique au sens le plus étroit du mot pour diriger son attention vers un domaine à la fois insuffisamment étudié jusque là et riche en documents, il l'encadrait dans le concept autrefois délimité par Lamprecht « d'histoire de la culture », par contraste avec le domaine de l'histoire politique.

Tel était dans ses grandes lignes, sans doute schématiques, le milieu universitaire dans lequel V. Pârvan allait vivre et travailler pendant quatre ans, après une initiation passagère à Jéna. Les élans romantiques du jeune moldave allaient être disciplinés par l'esprit sévère des séminaires de l'Université de Berlin, répétant après bon nombre d'années l'expérience de deux de ses autres grands aînés, tout aussi jeunes : Mihail Kogălniceanu et Nicolas Iorga. Dans les séminaires de l'Université de Berlin il allait approfondir par une minutieuse documentation, en premier lieu épigraphique, les secrets des sources de l'histoire gréco-romaine, il allait y tenter la reconstitution de la vie et du rôle joué par cette catégorie sociale qui avait bénéficié pleinement de la « pax romana » instaurée par la dictature militaire d'Auguste : nous voulons parler des marchands. Le sujet, suggéré à coup sûr par l'un de ses nouveaux maîtres, par Otto Hirschfeld, le grand maître des études épigraphiques à l'Université de Berlin, ou peut-être par Ed. Meyer lui-même, reflétait amplement l'attention que l'historiographie moderne consacrée à l'antiquité accordait de plus en plus au facteur économique — concession et limite tout à la fois de l'horizon historique du monde contemporain. Les préoccupations des grands spécialistes des autres universités allemandes et européennes à cette date étaient semblables. En 1910 paraîtra — pour ne citer qu'un seul exemple — le célèbre ouvrage du savant professeur de Pétersbourg, Michel Rostovtzeff : *Studien zur Geschichte des römischen Kolonats*. C'était l'une des premières œuvres importantes de celui qui allait synthétiser pendant presque un demi-siècle tout ce qui était positif dans l'immense labeur de l'historiographie bourgeoise de l'antiquité comme aussi de tout ce qu'elle avait de négatif dans l'interprétation des phénomènes. Il ne faut donc point s'étonner si dans son *Histoire économique et sociale de l'empire romain*⁹, parue en plusieurs versions après la première guerre mondiale, la thèse de doctorat de V. Pârvan continue d'être citée et appréciée aussi avantageusement qu'au moment où elle avait vu le jour.

Au cours de ses années d'études dans cette Allemagne de Guillaume II où il poursuivait en profondeur son initiation complexe dans le domaine de l'antiquité gréco-romaine, Vasile Pârvan bénéficia aussi de la présence à Berlin d'autres savants éminents dans ce domaine, dont les conférences, les cours et les travaux ont dû à juste titre l'impressionner. Les leçons d'archéologie classique d'un Kekule von Stradonitz, les séminaires d'épigraphie grecque d'un Lehmann-Haupt et ceux d'épigraphie latine d'Otto Hirschfeld et H. Dessau¹⁰, les exposés sur l'histoire et la diffusion du christianisme d'un Harnack, les séminaires de papyrologie du savant historien et juriste P. M. Meyer, et surtout ceux d'Ulrich von Willamowitz-Moellendorf sur la littérature grecque, doivent être comptés dans ce nombre. Le grand prêtre de la philologie classique officiait à l'apogée de sa carrière devant ses nombreux auditeurs accourus pour recueillir son enseignement, planant d'un vol large et grave au-dessus de toute la culture gréco-romaine. Son œuvre sera évoquée par V. Pârvan en 1914 à l'Académie Roumaine, dans un discours dont le texte parut dans les Annales de cette même Académie¹¹. Les cours du maître sur la tragédie grecque devaient lui revenir à l'esprit dix ans plus tard lorsque l'âme lourde des tristesses d'une vie endeuillée, il allait tenter à son tour d'initier les autres aux secrets de la lutte de l'homme avec son destin et à la doctrine ésotérique du salut des religions antiques. Il faudrait

⁹ Première édition, Oxford, 1926.

¹¹ « Analele Academiei Române, Desbateri », XXXVI, 1914, p. 175.

¹⁰ Quelques-uns de ces détails sont rappelés dans le mémoire de V. Pârvan, *Memoriu*, etc., cité plus haut.

sûrement rappeler ici aussi celui avec lequel il entretenait jusqu'à la fin les rapports les plus directs et les plus prolongés, l'interprète bien connu des Annales de Trajan sculptées à même la colonne du forum qui porte son nom, Conrad Cichorius, qui fut aussi son parrain académique au moment où il passait son doctorat ¹².

Les résultats découlant naturellement de son contact direct avec les représentants les plus qualifiés de l'historiographie contemporaine de l'Antiquité, comme aussi de son séjour prolongé en Allemagne, furent en premier lieu un respect absolu pour les disciplines fondamentales de l'antiquité gréco-romaine, à savoir l'épigraphie grecque et latine, la critique des textes, l'archéologie et son apport si important à la connaissance d'un monde depuis longtemps disparu — comme aussi la conscience de sa mission dans un pays comme la Roumanie qui n'allait pas tarder à charger les épaules du jeune historien du fardeau d'une tâche considérable d'investigations et de recherches. En un pays comme le nôtre où les intelligences les plus douées s'usaient rapidement par suite du jeu inutile à la fois et instable de leurs propres qualités, la haute qualification et la soif inassouvie de connaître de V. Pârvan, accompagnées du sentiment du devoir, d'une puissance de travail et d'une ténacité rarement rencontrées dans une même personne, allaient lui assurer rapidement un rôle de chef dans l'enseignement et dans la jeune science roumaine. Il apportait avec lui à son retour d'Allemagne le respect pour le travail discipliné si fréquemment absent dans notre pays sous le régime passé et surtout au sein de sa génération, ainsi qu'un sentiment d'inquiétude devant la formidable machine de guerre du second Reich, si admirablement mise au point pour ses buts de domination impérialiste. Il dut entendre plus d'une fois des fenêtres de l'Université « Kaiser Friedrich-Wilhelm » s'ouvrant vers la promenade Unter den Linden le cliquetis des armes du corps de garde de Guillaume II.

Il avait sans doute maintes fois réfléchi à la situation générale de l'Europe, surtout depuis son arrivée à Berlin. Dix ans durant, jusqu'à ce qu'éclatât la première guerre mondiale, l'Europe connut une période de plus en plus agitée. Les lettres envoyées à Bucarest par le jeune historien, pendant ce laps de temps, nous révèlent un esprit très attentif aux événements politiques dont il était témoin ¹³.

Entre 1904 et 1914, l'antagonisme des deux groupes de grandes puissances qui désormais se partageaient l'Europe s'accroît d'une façon inquiétante. Vue de Berlin, cette rivalité était d'autant plus accusée du fait de la politique aggressive et passablement tapageuse de l'Allemagne impériale : la visite du Kaiser à Tanger en mars 1905 et l'apparent succès diplomatique de Bülow en janvier 1906 à la conférence d'Algésiras, l'incident de Casablanca et la menace allemande d'Agadir en 1911, la rivalité franco-allemande dans le Maroc et partout ailleurs, la compétition navale entre l'Angleterre et l'Allemagne, la rivalité traditionnelle entre la Russie des tsars et la double monarchie des Habsbourg étaient bien faits pour éveiller

¹² Il venait de publier en 1904 une belle étude sur les monuments romains de Dobrogea : *Die römischen Denkmäler in der Dobrudscha*.

¹³ Dans cet ordre d'idées, il est sans doute intéressant de rappeler le début d'une lettre de Pârvan envoyée de Berlin à son ancien maître Nicolas Iorga : « Les événements se précipitent. En Allemagne les dirigeants politiques et les intellectuels escomptent déjà le démembrement de l'Autriche et l'ouverture de la route de la Méditerranée. Pour ne vous donner qu'un exemple des sentiments impérialistes pan-ger-

maniques, voici ce qu'écrivait la « Vossische Zeitung » dans un de ses derniers numéros (1906, n° 101). Assez fréquemment, les professeurs d'ici, plus au courant de la politique contemporaine, me disent (à propos de l'attitude de la Roumanie) que notre passivité constitue une grande erreur au moment où, du jour au lendemain, peut commencer le terrible et définitif règlement des comptes ». Lettre publiée par I. E. Torouțiu, *Studii și documente literare*, XII, p. 24 — 27.

ses appréhensions pour l'avenir de son propre pays¹⁴. Il aura la possibilité de constater combien cet antagonisme était fondamental et irrémédiable à l'occasion des événements des Balkans, quelques années à peine après son retour à Bucarest. Il avait bien peur que les hommes politiques de la petite Roumanie n'entraînaient leur pays, faible et mal préparé du point de vue diplomatique et militaire, à se ranger, pour des intérêts qui n'étaient pas toujours les siens, du côté de la Triple Alliance ou de la Triple-Entente. Il le dira avec courage dès le début de la guerre, lorsque les passions déchaînées par les partisans de l'intervention ou de la « neutralité » faisaient oublier et les réalités politiques roumaines et les véritables intérêts du peuple roumain.

L'inquiétude pour les fils de son pays, l'angoisse qu'ils ne fussent envoyés affronter cette machine de guerre qu'il crut un temps invincible — et il n'était sûrement pas le seul — le pousseront à résister au courant belliqueux de son pays en 1914 quand l'Europe d'abord, puis le monde entier, se consumeront au feu du grand bûcher allumé par ses propres torches.

L'HISTORIEN

C'est avec cette préparation, avec ces intentions et ces plans d'avenir, qui pouvaient pour le moins paraître audacieux dans les conditions d'existence de la Roumanie d'avant la première guerre mondiale, que Vasile Pârvan rentrait au pays en 1909, après un voyage d'études en France, en Angleterre et surtout en Italie. Professeur suppléant de la chaire d'histoire ancienne et d'épigraphie de l'Université de Bucarest dès 1909, membre correspondant de l'Académie roumaine en 1911, c'est ainsi qu'il débute dans sa carrière didactique et scientifique au bout de laquelle nous le retrouverons vice-président, puis secrétaire général de cette même Académie (1921—1927), membre correspondant de l'Académie pontificale d'archéologie (1924), professeur agrégé à la Sorbonne (1926), membre correspondant de l'Académie dei Lincei (1927).

En 1913, l'Université de Bucarest le confirme comme professeur titulaire, et l'Académie roumaine l'élite, à trente et un ans, membre actif de la section historique. En 1912, il préside l'une des sections de travail du Congrès International d'Archéologie ; en 1913, l'Institut archéologique d'Allemagne va le coopter parmi ses membres correspondants.

Durant cette période V. Pârvan trouve le temps d'imprimer quelques-uns de ses travaux qui constituent avant tout un programme d'activité et une profession de foi. En 1906 déjà il avait eu l'occasion d'exprimer ses vues sur le problème de la romanisation de la Dacie romaine au cours d'un compte-rendu âprement critique d'un ouvrage n'ayant qu'un seul mérite, si mérite il y avait, d'accumuler en peu de pages une telle multitude d'erreurs, que la longue intervention critique de Pârvan était non seulement nécessaire, mais salutaire¹⁵.

Une inscription alors récemment découverte à Salsovia, aux bouches du Danube, et datant de l'époque de Constantin et de Licinius le déterminait par ailleurs à écrire une étude aussi pour exprimer son point de vue sur le « limes » danubien, proposant tout un plan de fouilles destinées à mieux faire connaître la

¹⁴ Cf. Sidney Br. Fay, *Les origines de la guerre mondiale*, Paris, I, 1930, p. 211 et suiv.

¹⁵ Publiée dans la revue « *Convorbiri literare* », XL, 1906.

vie romaine dans la région du Danube inférieur¹⁶. Lorsque dix-sept ans plus tard il synthétisera lui-même les résultats de ses travaux en un ouvrage de large diffusion dans la littérature scientifique roumaine, intitulé: *Les débuts de la vie romaine aux bouches du Danube*¹⁷, il pourra étayer de matériaux archéologiques et de documents épigraphiques plus riches et plus suggestifs ces mêmes idées et hypothèses émises dans son étude de jeunesse.

Enfin un autre de ses écrits mérite d'être rappelé et même d'une manière spéciale, non pas en tant que contribution scientifique personnelle d'une valeur exceptionnelle, mais plutôt pour la fervente profession de foi prononcée à cette occasion. Il s'agit de la monographie assez fournie qu'il dédia à l'un de ses « héros » de prédilection, Marc Aurèle¹⁸. Fervent admirateur de la sagesse stoïcienne pour laquelle avait milité l'empereur-philosophe par son mode de vie, V. Pârvan traçait pour son propre usage une règle de conduite, de forme aristocratique et d'essence idéaliste, à laquelle il tâchera toute sa vie de demeurer fidèle. Il nous faudra revenir sur cette profession de foi qui était en même temps la norme de vie qu'il s'était choisie comme étant la plus haute, lorsque nous tâcherons d'en préciser plus exactement le contenu et d'en expliquer la genèse par la position qu'occupait l'auteur dans la société et la culture roumaine. Pour le moment hâtons-nous de rappeler l'apparition dès les premières années de sa carrière d'un ouvrage qui constituera longtemps l'un des chapitres les plus connus et les plus appréciés de son œuvre, *Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-romain*¹⁹. Prenant pour point de départ une inscription publiée au troisième tome du *Corpus Inscriptionum Latinarum* d'après un manuscrit de l'humaniste Mezerzius²⁰, V. Pârvan croyait pouvoir apporter la preuve épigraphique de l'existence du christianisme sur le territoire de la Dacie romaine à partir déjà du troisième siècle de notre ère. L'auteur passait ensuite à la discussion des sources écrites et des arguments linguistiques touchant à l'apparition à l'époque romaine de la foi nouvelle au Nord du Danube. Les épîtres en vers de Paulin de Nole adressées à Nicéas de Remesiana, l'infatigable propagateur du christianisme dans les Balkans et la région du Danube, ainsi qu'une série importante de termes propres à la nouvelle croyance et passés dans la langue roumaine, fournissaient l'occasion à V. Pârvan de souligner le caractère essentiellement latin du premier christianisme nord-danubien et de préciser, entre des limites chronologiques rigoureuses, le moment de sa diffusion au sein d'une population qui allait acquérir dans quelques siècles sa physionomie propre de peuple néo-latin. Cet ouvrage rentrait dans un ensemble de préoccupations plus amples qu'ils poursuivait effectivement toute sa vie durant. Les premiers commencements du peuple roumain et de la langue roumaine, leur base ethnique et leur physionomie spirituelle étaient suivis de près comme un long processus de genèse, dont les débuts devaient être cherchés bien plus profondément dans le temps et dont le développement enrichi particulièrement à l'époque romaine et au moment de la symbiose roumano-slave allait s'achever aux environs du dixième siècle de notre ère. L'ouvrage proprement dit, écrit avec talent, riche en arguments variés, reliés entre eux de manière suggestive, conserve aujourd'hui encore toute son actualité. Ce n'est qu'assez tard, dans le courant des années 1930—1940, qu'une nouvelle génération d'archéologues et

¹⁶ Publiée aussi dans la revue « Convorbiri Literare », XL, 1906.

¹⁷ *Începuturile vieții romane la Gurile Dunării*, Bucarest, 1923.

¹⁸ *M. Aurelius Verus Caesar și L. Aurelius Commodus*, Bucarest, 1909.

¹⁹ *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucarest, 1911.

²⁰ CIL, III, 866 et p. 153—154; V. Pârvan, op. cit., p. 75, 76.

d'historiens ont repris l'examen des documents sur lesquels V. Pârvan fondait ses affirmations, et ont mis en lumière de nouveaux aspects d'un problème qui demeure en soi tout aussi important, non seulement pour l'histoire lointaine du peuple roumain et de sa langue, mais encore d'une façon générale pour l'histoire de tout le Sud-Est européen et de l'héritage culturel de la romanité orientale.

L'inscription considérée comme chrétienne et signalée dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* comme portant un chrysmon, a été publiée à nouveau d'après le manuscrit original de Mezerzius, ce qui a permis de constater que le signe pris pour un chrysmon n'était que l'abréviation fréquente de la formule : « opto sit tibi terra levis »²¹. Le rôle attribué à Nicéas de Remesiana dans la propagation de la nouvelle religion au Nord du Danube a été réduit à ses justes proportions et limité à l'aire géographique du Sud du Danube à la suite d'une révision de ces mêmes sources²². Mais l'étude des termes d'origine latine de la langue roumaine, considérés du point de vue de la foi chrétienne et du folklore roumain mis à contribution si judicieusement par V. Pârvan, a conservé toute son actualité et constitue indubitablement un point de départ solide pour la solution de ce problème. Hâtons-nous d'ajouter que le caractère latin du christianisme roumain primitif ne peut être limité dans le temps à l'année 271 de notre ère, qui marque le retrait de Dacie des troupes romaines, ni dans l'espace à la région des Carpates et du Danube, mais qu'il faut le considérer — ainsi que V. Pârvan l'a démontré — dans le complexe historique de toute la romanité orientale d'un côté et de l'autre du Danube et des Balkans. Or, une découverte faite ces dernières années nous apporte la preuve concrète de l'existence des chrétiens sur le territoire de la Dacie romaine — existence dont V. Pârvan a posé le postulat dans son ouvrage — et notamment, ce qui est bien plus important, existence attestée au cours du quatrième siècle de notre ère²³. Bref, cet ouvrage a rempli sa mission en attaquant de front un grand problème, en formulant des hypothèses de travail et en esquissant des conclusions qui ont élargi considérablement l'horizon des historiens de sa génération et ont suggéré des études et des hypothèses nouvelles aux générations suivantes. Au fond, pour anticiper sur certaines conclusions qui semblent s'imposer au lecteur de ces lignes dès à présent, ce fut justement là l'un des grands mérites du savant roumain d'avoir donné cette impulsion aux études d'histoire ancienne dans notre pays et d'avoir déterminé des courants d'idées si nécessaires à la connaissance de la vie du passé.

Jusqu'à la date qui vit paraître cette étude, le jeune savant roumain avait réussi à donner l'un après l'autre, fruit du labeur des années de sa jeunesse, une série de travaux aussi variés par leurs thèmes que par leurs proportions. A partir de cette date, la réalité roumaine environnante, le stade de développement des recherches archéologiques et historiques de notre pays allaient le porter vers de nouveaux domaines d'investigation souvent différents, du moins en apparence, de ses préoccupations immédiatement antérieures, mais qui n'en étaient pas moins reliées aux sujets qu'il s'était proposé d'étudier dans les bibliothèques ou d'explorer sur place au cours de ces dernières années. En 1911 s'ouvre, avec les fouilles d'Ulmetum, un nouveau chapitre, d'autant plus riche et plus varié dans la carrière de V. Pârvan. Il a pu s'intégrer à tel point dans cette activité multiple et

²¹ C. Daicoviciu, *Există monumente creștine în Dacia traiană din sec. II—III?*, dans AISC, II, 1936, p. 198.

²² Cf. D.M. Pippidi, *Intorno alle fonti letterarie del cristianesimo daco-romano*, RHSEE, XX, 1943, p. 166 et suiv.

²³ K. Horedt, *Eine lateinische Inschrift des 4. Jahrhunderts aus Siebenbürgen*, dans AISC, 1944, p. 10—17; cf. C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'Antiquité*, Bucarest, 1945, p. 257.

souvent harcelante, que l'année 1911 marque une nouvelle étape dans l'évolution de l'archéologie roumaine elle-même. Le centre de gravité des recherches de V. Pârvan, fondées jusque-là exclusivement sur des sources littéraires antiques ou des documents épigraphiques, se déplace de plus en plus, passant dans la zone de l'archéologie — de l'archéologie gréco-romaine d'abord, puis de l'archéologie du premier millénaire avant notre ère et du premier millénaire de notre ère. Avant de présenter les résultats de cette activité si féconde, nous croyons le moment venu d'évoquer un problème spécifique des études d'histoire ancienne et d'archéologie en Roumanie, valable au début du siècle, et valable aujourd'hui encore, du moins dans une certaine mesure, dans notre pays.

L'éminent historien de l'antiquité que fut V. Pârvan avec son excellente initiation de philologue classique et d'épigraphiste, aurait pu continuer avec un égal succès et en se servant des mêmes moyens d'information, son activité confirmée par tant d'œuvres de valeur. Les résultats des fouilles archéologiques, si nécessaires pour percevoir le sens complexe de la société gréco-romaine, pouvaient être utilisés par lui avec presque le même profit, qu'ils eussent été obtenus par ses propres fouilles, ou par celles de spécialistes en explorations archéologiques. Une telle division du travail érudit, fréquente et nécessaire dans les pays ayant une tradition bien établie dans cette matière, est généralement d'une incontestable utilité. Mais dans la Roumanie d'avant la première guerre mondiale ceci n'était pas encore possible, ou ne l'était qu'au risque de laisser aux mains de dilettantes incompetents une activité proprement archéologique dont les résultats n'acquiescent — comme on le sait — leur entière et unique valeur qu'en respectant les règles les plus sévères d'une discipline faite en égale mesure d'observation et d'interprétation. Dans la Roumanie d'avant 1914, l'historien de l'antiquité, à de rares exceptions près, était obligé d'assurer lui-même, au prix d'explorations archéologiques plus ou moins étendues, le moyen d'enrichir une documentation aussi précieuse que celle obtenue à l'aide de l'archéologie. Dans ces circonstances une tâche s'imposait nécessairement à l'historien V. Pârvan: celle de prendre à son compte et même d'exécuter lui-même les fouilles archéologiques, les seules capables de lui permettre une reconstitution sûre et complexe tout à la fois de cette longue période de l'histoire de notre passé soumise à l'influence des formes culturelles gréco-romaines. Cette situation comportait — et comporte encore aujourd'hui dans le secteur correspondant à la période historique de la civilisation gréco-romaine — à côté du désavantage réel d'un trop grand nombre de tâches supplémentaires, un avantage qui n'est pas moins appréciable: l'historien V. Pârvan pouvait vérifier les résultats obtenus par l'archéologue V. Pârvan, et pouvait donc, en s'aidant de l'histoire de la culture matérielle, reconstituer en toute tranquillité l'histoire générale de la société faisant l'objet de ses préoccupations. Il pouvait en même temps suivre la vie des formes sans oublier un seul instant qu'il était avant tout historien. En effet, l'étude de la vie des formes est non seulement utile, mais indispensable à l'archéologie, à condition toutefois d'en sortir à temps. Autrement l'archéologie risque de devenir un but en soi, un simple jeu gratuit, d'autant plus décevant qu'il est plus éblouissant. En somme, l'archéologue est et demeure ce qu'il doit être: un historien armé de moyens d'investigation supplémentaires. Après la première guerre mondiale le problème se posera évidemment de manière différente pour les formes de vie de la culture humaine d'avant l'époque gréco-romaine, et de même après la seconde guerre pour celles de la culture de la société préféodale. Il est certain qu'un archéologue est nécessairement si absorbé — à côté des conditions généralement valables de l'étude de la succession stratigraphique

des différents niveaux d'exploration — par la vie des formes prises comme telles — vêtement trompeur sous lequel l'œil vigilant de l'archéologue doit pouvoir déchiffrer tout un monde de faits, de traditions et d'innovations — qu'il peut facilement glisser sur la pente d'une illusion autarchique. Le centre de gravité ici aussi, comme dans le domaine de l'époque gréco-romaine, doit demeurer en permanence la vie même de la société humaine considérée sous l'angle de son devenir historique. Autrement l'archéologue passe, qu'il le veuille ou non, dans la zone d'une vague interprétation pseudo-sociologique, qui se rapporte à l'histoire véritable dans la même mesure que les ombres se profilant dans la caverne de Platon peuvent avoir la prétention de représenter la réalité vivante.

V. Pârvan a le grand mérite de n'avoir jamais oublié cette vérité et d'avoir réussi, en dépit de ses propres opinions, dont le caractère idéaliste sera relevé dans les pages qui vont suivre, à être à la fois archéologue et historien, soulignant ainsi par sa propre activité et durant toute sa vie tout ce qui est historique dans la vie des formes et tout ce qui, revêtant une forme matérielle, est vie historique réelle.

Pour en revenir au moment où V. Pârvan assurait la direction des explorations archéologiques, il est par ailleurs nécessaire d'ajouter que la période antérieure à V. Pârvan se distinguera aussi à un autre point de vue de celle où il fut investi de la responsabilité de ce labeur. Les travaux archéologiques et épigraphiques n'avaient pas fait défaut en vérité ni jusqu'en 1911. Deux de ses prédécesseurs, Alexandre Odobescu et Gr. Tocilescu, avaient mis en valeur et, pour ce qui est du premier avec un remarquable talent, tout un immense héritage culturel qu'ils avaient fait connaître aussi bien en Roumanie qu'à l'étranger. Mais leurs travaux avaient été déterminés la plupart du temps par la découverte de certains monuments archéologiques et épigraphiques et non par un programme établi d'avance et par un fil conducteur qui en marquât les étapes. Il est vrai que Gr. Tocilescu avait réussi peu auparavant à établir, du moins en partie, sinon toujours, une échelle de valeurs ou à tout le moins un ordre d'urgence dans la poursuite des objectifs archéologiques. De longues explorations de surface, spécialement dans le Sud du pays, s'étaient soldées par une riche moisson de documents archéologiques et épigraphiques. Il convient de souligner plus particulièrement l'étude des monuments archéologiques d'Adamclisi — Tropaeum Traiani — d'où a résulté sa monographie rédigée en collaboration avec Benndorf et Niemann. Cependant, à la mort de Gr. Tocilescu, non seulement tout un matériel consistant en innombrables observations topographiques, mais le résultat même des fouilles effectuées dans la ville de Tropaeum Traiani étaient encore inédits. L'un des premiers soins de V. Pârvan, au moment où il prit la direction du Musée national des antiquités et celle des fouilles archéologiques fut de procéder à leur publication le plus rapidement que faire se pouvait, avant la disparition possible des collaborateurs de Gr. Tocilescu, ce qui aurait rendu leur mise en valeur bien difficile ou même impossible. En 1912 parut donc l'étude intitulée *Cetatea Tropaeum*. Pour la première fois l'épigraphiste prenait directement contact avec les monuments architecturaux et avec tout l'ensemble de la vie matérielle d'une ville romaine de la Scythie Mineure. L'archéologue Pârvan préparait ainsi ses armes pour la réalisation du programme d'activité tracé par l'historien Pârvan.

La mise au point pour l'impression des découvertes du Tropaeum Traiani lui imposa l'obligation de connaître de près toute la Dobrogea. Partant ainsi des documents de l'époque romaine tardive il pourra, à mesure qu'avanceront ses propres recherches, descendre plus profondément dans le temps pour connaître non seulement la fin, mais aussi les débuts de la vie romaine au Bas-Danube.

Bientôt, il sera obligé de faire encore un pas dans cette voie et de s'attaquer au problème si important de la Dobrogea dans l'antiquité, à savoir celui des débuts de la civilisation grecque dans nos villes pontiques.

Ce qui distingue à ce point de vue V. Pârvan de ses prédécesseurs, indifféremment du fait que son expérience strictement technique n'avait point encore atteint toute sa maturité au début de ses explorations archéologiques, c'est que ce n'est pas le hasard des découvertes ni l'intérêt immédiat pour un monument isolé, mais au contraire un programme préétabli, proportionné aux forces dont il disposait et se rattachant au problème qu'il considèrera pendant une dizaine d'années comme étant le plus important de l'histoire de notre antiquité, qui a guidé ses pas.

Pendant un bon moment, le thème principal — qui n'était lui-même qu'un chapitre du problème capital de notre antiquité : la formation du peuple roumain — resta l'étude de la vie gréco-romaine aux bouches du Danube. Secondé durant les trois premières années (1911—1913) par un groupe d'archéologues, dont quelques-uns ont pu former après la première guerre mondiale des cadres qualifiés pour notre enseignement supérieur, il fit effectuer à un rythme toujours plus vif les fouilles archéologiques de la cité romano-byzantine d'Ulmetum.

Ces recherches, qui ont ramené au jour un riche matériel archéologique et épigraphique, ont servi autant à V. Pârvan, qu'à ses élèves et collaborateurs d'initiation utile et instructive à l'archéologie²⁴. D'autres découvertes de moindre importance effectuées vers cette époque se trouvent consignées en une série de mémoires présentés à l'Académie roumaine.

Enfin étendant considérablement non seulement l'horizon de ses préoccupations, mais aussi la gamme des moyens d'investigation à sa portée, il ouvrait en 1914 la première campagne de fouilles d'Histria. L'ancienne colonie milésienne mentionnée par les périples du Pont Euxin, par des inscriptions, des textes littéraires et par des monnaies n'avait pas encore été parfaitement identifiée. On avait émis jusque là différentes hypothèses au sujet de l'endroit où s'était élevée la plus ancienne des cités grecques du territoire de notre pays. Desjardins avait opiné, longtemps auparavant, pour la hauteur des environs du village de Caranasuf (aujourd'hui Istria)²⁵. Gr. Tocilescu, fort du fait que le célèbre décret en l'honneur d'Aristagoras d'Histria avait été découvert sur l'emplacement du village de Caraharman (aujourd'hui Vadul), situé à dix kilomètres environ plus au Sud, avait incliné pour cette dernière localisation²⁶. On n'avait pas manqué de formuler aussi d'autres hypothèses. V. Pârvan eut l'intuition d'adopter la première, laquelle se révéla féconde. Au cours de trois campagnes archéologiques, les puissantes murailles de la forteresse d'Histria, reconstruites après les dévastations des Goths de l'année 248 de notre ère, furent partiellement ramenées au jour. L'expérience de huit campagnes consécutives de fouilles archéologiques à Histria (1949—1957) permet à l'auteur de ces lignes d'affirmer en connaissance de cause que l'effort dépensé alors pour déblayer l'enceinte fut immense. Les premiers résultats consignés dans deux rapports préliminaires²⁷ nous font connaître non seulement le rythme toujours plus accéléré de ces fouilles poursuivies parallèlement à celles exécutées

²⁴ *Cetatea Ulmetum*, I, II, 1, II, 2, III, dans «*Analele Academiei Române*», XXXIV, 1912, p. 497—610; XXXVI, 1913, p. 329—420; XXXVII, 1915, p. 265—304.

²⁵ E. Desjardins, CRAI, 1868, p. 53 et RA, XVII, 1868, p. 270.

²⁶ Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1, 1882, p. 38.

²⁷ Publiés dans ACMI, 1915, p. 117—121; *Raport asupra activității Muzeului Național de Arheologie în cursul anului 1915*, ACMI, XXXVIII, 1916, p. 179 et suiv.

par se élèves et collaborateurs à Tomis et Callatis, mais aussi le plan détaillé d'une ample monographie qui ne put malheureusement commencer à être réalisée que quarante ans plus tard sous les auspices de l'Académie, en 1954²⁸. De ce plan il n'a pu parachever que le chapitre, si important, des découvertes épigraphiques. Publiées en trois mémoires qui les mettaient en temps utile à la portée des historiens de l'antiquité²⁹, ces inscriptions grecques et latines allant du quatrième siècle avant notre ère jusqu'au troisième siècle de notre ère sont d'une grande valeur documentaire. Les unes d'entre elles, comme par exemple « l'horothésie » de Laberius Maximus de l'an 100 de notre ère, sont aussi importantes pour l'histoire ancienne de notre pays que pour celle de l'empire romain en général. Ce n'est certainement pas ici le moment de rappeler, ne fût-ce qu'en passant, le contenu de ces documents. Il suffit de rappeler qu'ils ont constitué la base documentaire des nombreuses études roumaines et étrangères consacrées à l'histoire des anciennes colonies grecques du littoral du Pont Euxin. Mais bien mieux, il est peu de centres urbains de la côte occidentale de la Mer Noire qui aient pu être explorés dans d'aussi bonnes conditions qu'Histria. En dépit des interruptions inhérentes aux deux guerres mondiales et malgré des moyens toujours plus réduits après la disparition prématurée de V. Pârvan, l'activité archéologique à Histria, reprise à large échelle en 1949 sous les auspices de l'Académie de la République Populaire Roumaine, compte déjà un passé de plus de quatre décades. Ce fut le mérite de V. Pârvan d'avoir conçu sur un plan si vaste ce programme de travail, le seul capable de donner une image fidèle de l'ensemble archéologique du littoral pontique. Seules les recherches de Farmakowski à Olbia, si riches en résultats et si méthodiquement poursuivies, peuvent être considérées pour l'époque comme plus amples que celles d'Histria.

La première guerre mondiale, devait brutalement mettre fin à la première étape d'une activité si fructueuse. Entre les années 1916 et 1920, date à partir de laquelle cette activité reprend sa marche quasi normale, V. Pârvan a tenu plusieurs conférences et leçons inaugurales d'un intérêt particulier pour l'étude de l'évolution de sa pensée. Publiées ensuite en deux volumes (sur lesquels nous reviendrons) sous le titre de *Memoriale* et *Idées et formes historiques*, elles portent l'empreinte des mêmes idées et contiennent dans une égale mesure une profession de foi et un plan d'activité. Leur style donne à ces pensées une beauté tour à tour grave et inspirée, allant de la ferveur contenue de son discours de réception à l'Académie Roumaine — *In memoriam Constantini Erbiceanu* — aux accents solennels du « chant de deuil » et du « chant de victoire en souvenir des camarades tombés au champ d'honneur » (*Rosalia*), ou encore de « l'Hommage à l'empereur Trajan dix-huit siècles après sa mort » (*Parentalia*). Ces pages, dignes de figurer dans n'importe quelle anthologie, impressionnent à l'instar d'une mélopée les lecteurs de nos jours presque autant qu'elles avaient charmé jadis l'auditoire auquel elles s'adressaient.

Au bout de ces années d'attente angoissée due à l'entrée en guerre de la Roumanie et au désastre de son armée manquant du nécessaire et jetée dans la mêlée contre des forces bien supérieures, V. Pârvan allait reprendre son activité, l'âme en deuil. La guerre, les luttes sanglantes, la perte de milliers de jeunes gens des villes et des villages de son pays, la mort de sa femme et de son enfant en 1917, toutes ces épreuves imprimeront à son caractère, naturellement sobre et

²⁸ *Histria*, I, Bucarest, 1954.

s. III, t. II, I, 1923; *Fouilles d'Histria*, dans « *Dacia* »,

²⁹ *Histria*, IV, « *Analele Academiei Romine* », XXXVIII 1916, p. 533–732; *Histria*, VII, ARMSI,

II, 1925, p. 198–248.

contenu, une note âpre et sévère. *Les pensées des gréco-romains du Pont Euxin sur le monde et la vie* sont avant tout ses propres pensées sur le tragique de l'existence humaine. *Anaxandros*, dialogue platonicien empreint de la gravité qui s'impose à la conscience humaine devant « l'impossibilité » de l'homme de communiquer à ses semblables ses joies si rares et ses tristesses infinies révèle l'un des aspects de V. Pârvan qui ont le plus profondément frappé ceux qui l'ont connu de plus près : le sentiment de son immense solitude. « Toute la tristesse de notre vie, écrivait-il, réside dans notre impossibilité de détruire le mur de solitude qui s'élève autour de chacun de nous jusqu'au ciel »³⁰. Il nous faut retenir ce « mur de solitude » dont il entourait de plus en plus près le jardin clos de sa vie et de sa pensée. Il allait séparer non seulement Pârvan-l'homme du reste de ses semblables, mais aussi et surtout Pârvan-le penseur, qui apportait du fond de ses années de jeunesse cette tendance propre aux paysans roumains toujours prêts à réunir leur vie silencieuse à la nature environnante, de Pârvan-le chercheur infatigable d'un passé historique qu'il mettra de plus en plus en valeur par ses recherches et par ses multiples activités. « Le devoir de notre vie » — pour emprunter le titre de sa leçon inaugurale d'histoire ancienne à la nouvelle Université de Cluj — exigeait toutefois la reprise d'une activité d'autant plus nécessaire, qu'après l'union des provinces transcarpatiques à l'ancien royaume de Roumanie, les tâches incombant à l'archéologie roumaine avaient doublé pour le moins, du jour au lendemain et sans transition aucune. Sans interrompre son activité commencée avant la guerre, sans cesser de publier des études et des travaux plus amples de mise au point des résultats obtenus — rappelons ses études de synthèse au sujet des commencements de la vie romaine aux bouches du Danube — V. Pârvan tourne son attention vers les centres historiques du peuple dace, d'un côté et de l'autre des Carpates méridionales. C'est ainsi qu'en 1923 commence une fébrile activité d'explorations archéologiques et de rassemblement de tous les témoignages antiques, grâce auxquels il aboutira en moins de trois ans à la grande synthèse de sa vie : *Getica*, publiée en 1926. Pour comprendre comment il est arrivé à la conception et à la réalisation de cet ouvrage, il est nécessaire de suivre avant tout, ne fût-ce que dans ses grandes lignes, le plan d'activité qu'il tracera à l'école archéologique formée et groupée autour de lui, activité sans les résultats de laquelle ni même l'auteur de cette synthèse n'aurait pu entreprendre la réalisation d'une œuvre aussi vaste que hardie.

La mission d'établir dans la Roumanie d'après guerre un programme unitaire de travail dans le domaine de l'histoire ancienne, comme aussi dans celui de l'archéologie, revenait de droit au lendemain de la paix à celui qui, en si peu de temps, s'était imposé dans notre pays comme l'unique autorité en la matière. Même si cette activité n'avait dû se dérouler que dans sa voie traditionnelle, encore fallait-il plus ou moins établir les endroits où elle devait s'exercer dans cette nouvelle Roumanie dont la superficie était plus du double de celle de la Roumanie d'avant-guerre, et dont les traditions culturelles dans les nouvelles provinces étaient, sinon en contradiction avec celles de l'ancien royaume, du moins différentes de sens et d'intensité. En Transylvanie les sondages commencés longtemps avant la première guerre par les archéologues hongrois dans le grand centre romain de Sarmizégéthuse, ainsi que dans la capitale dace de Grădiștea Muncelului, devaient être continués et amplifiés. Le problème de la civilisation romaine et surtout de celle du peuple dace pouvait être abordé pour la première fois sur des bases neuves

³⁰ *Idei și forme istorice*, Bucarest, 1920, p. 198.

et unitaires. Au Sud des Carpates devait être entreprise l'exploration des stations daces établies dans la vallée des grandes rivières. En Dobrogea, le moment était venu d'attaquer l'étude du « limes » danubien. Il fallait par ailleurs créer des conditions nouvelles à la publication des nouveaux résultats de l'activité archéologique, créer de nouveaux cadres de spécialistes en raison de l'élargissement considérable de l'horizon des recherches, arriver à une meilleure organisation des musées provinciaux. Pârvan n'a assurément pas réussi à résoudre tous ces problèmes, ni à convaincre les autorités responsables de la nécessité de créer un institut d'archéologie destiné à être le centre tutélaire d'une activité scientifique appelée non seulement à contribuer dans ce domaine à la véritable fusion de tous les Roumains en un seul pays, mais aussi au développement toujours plus ample et plus unitaire de la culture roumaine.

Mais il a réussi, grâce au prestige dont il jouissait et à la ténacité avec laquelle il savait lutter, à marquer un pas décisif en avant dans l'espace si bref des quatre années à peine qu'il avait encore devant lui. En 1921 il procédait aux côtés de son ancien professeur Nicolas Iorga à la fondation des Ecoles roumaines en France et en Italie. La direction de l'Ecole roumaine de Rome où allait se former la plupart de nos archéologues et historiens d'aujourd'hui lui revient de droit. A Rome l'attendait l'accueil chaleureux des plus éminents représentants de notre discipline. Ses liens personnels avec Paolo Orsi et Roberto Paribeni, avec Ettore Pais et Gaetano de Sanctis, avec Ashby, Tenney Frank et Carcopino ont servi en égale mesure aux jeunes gens venus des trois universités de Bucarest, Cluj et Jassy se spécialiser dans l'archéologie et l'histoire de l'art gréco-romain, ainsi que dans l'histoire proprement dite de l'antiquité et du moyen âge. Il est rare qu'un institut réussisse à donner dans un bref délai, comme le fit celui-ci, une aussi riche moisson, que celle obtenue alors par son fondateur. Les deux publications périodiques de l'école roumaine de Rome — « *Ephemeris daco-romana* » et « *Diplomatarium italicum* » — ont acquis à juste titre un renom bien mérité dans les cercles scientifiques du pays et de l'étranger.

En Roumanie, la mission qui devait incomber à l'Institut d'Archéologie (qui ne sera créé qu'en 1956 sous les auspices de l'Académie de la République Populaire Roumaine) était remplie par le Musée National des Antiquités fondé en 1864, et conduit, des années durant, par V. Pârvan lui-même. En 1926 paraissait le premier volume d'un nouveau périodique roumain d'archéologie et d'histoire ancienne : « *Dacia* ». Rapidement connue et appréciée, cette revue s'imposera comme l'une des plus sérieuses publications européennes en ce domaine. Plus que toute autre, elle reflètera dans ses deux premières livraisons portant le millésime 1924 et 1925 le programme d'activité tracé par V. Pârvan à ses élèves et collaborateurs en vue de l'assemblage de ce minimum d'informations archéologiques nécessaire à la connaissance de l'histoire du peuple et de la culture dace. En effet, durant ces années cruciales pour les études historiques roumaines, V. Pârvan était devenu de plus en plus conscient du fait que, malgré tout l'intérêt que porte en soi l'archéologie de la Dobrogea gréco-romaine et de la Dacie romaine, celle-ci ne peut fournir que le point final d'une évolution historique vieille déjà de trois millénaires au moins sur le territoire de notre pays. Or, à l'exception de l'âge du bronze de Transylvanie, étudié par l'archéologie hongroise et définitivement encadré dans l'histoire générale européenne par la logique d'esprit d'un Paul Reinecke, toutes les autres étapes de cette évolution historique, qui a abouti en dernière analyse à la formation du peuple roumain, constituaient autant de points d'interrogation. L'attention exclusivement accordée jusque-là à l'époque romaine par tous

les représentants de l'archéologie roumaine, si l'on excepte toutefois Alexandre Odobescu avec son ouvrage sur le trésor de Pietroasa ³¹ et Ion Andrieșescu avec ses études sur le néolithique et sur l'âge du bronze ³², soumettait du coup à une lourde épreuve tout programme d'activité orienté en un autre sens, fût-il exécuté par une équipe aussi douée que l'était celle que V. Pârvan avait réussi à former dans un si bref délai. Les stations néolithiques et daces de la vallée du Danube et du versant Sud des Carpates méridionales et orientales commencent à être explorées avec fébrilité. Au Musée National des Antiquités et à l'Université de Bucarest, la collaboration de I. Andrieșescu peut s'exercer maintenant dans une mesure que nous aurions souhaitée sans doute encore plus grande. V. Pârvan lui-même cherche à s'assimiler le plus de connaissances possibles et les plus directes sur l'archéologie de l'époque de la commune primitive, pour pouvoir travailler avec la certitude qui ne peut toujours être fournie par l'archéologue à l'historien accoutumé à d'autres sources que celles fournies par les fouilles. Il ne recule pas non plus devant la perspective d'apprendre le hongrois pour être à même de consulter directement les travaux des archéologues magyars. Mais il a avant tout la révélation de l'apport des investigations archéologiques à la connaissance de la civilisation des tribus daces, unies en une grande confédération tribale par Burébista qu'il considère, à la suite de Camille Jullian, comme le fondateur d'un grand « empire ». On ne saurait sans doute parler d'un « empire » dace dans la première moitié du dernier siècle avant notre ère. Une pareille forme d'organisation politique était incompatible avec le degré de développement de la société dace à cette époque. Mais, au fond, la polarisation toujours plus marquée des tribus daces autour du noyau politique de Burébista, et plus tard, leur cristallisation en un état en formation au temps de Décébale sont une réalité que personne ne conteste, mais qu'on doit seulement justement interpréter comme une étape au cours de la constitution d'une unité politique et culturelle dace dans le courant du premier siècle avant notre ère ainsi que du siècle suivant.

Si les bastions et les grandes citadelles daces des monts d'Orăștie, dont l'exploration avait été confiée à l'un de ses plus anciens collaborateurs, nouvellement promu professeur d'archéologie à l'Université de Cluj, D.M. Teodorescu, constituaient à eux-mêmes une preuve du stade avancé de la culture dace, autre était la situation dans la plaine danubienne et sur le versant méridional et oriental des Carpates. De là l'attention particulière accordée par V. Pârvan aux fouilles de cette région, qui était celle des Gètes de Dromichaetès, l'adversaire de Lysimaque à la fin du quatrième siècle avant notre ère, de là son intérêt soit pour la phase finale de l'époque de Hallstatt, soit encore pour les quatre stades de développement du La Tène dace. A Crășani dans la plaine valaque, Ion Andrieșescu avait étudié en 1923 une importante station dace. En 1924, V. Pârvan annonçait lui-même une première communication à l'Académie dans la série : *Stations géto-grecques et daco-romaines dans la plaine valaque. I. La hauteur de Crășani*, qui devait être présentée parallèlement au rapport de fouilles de Ion Andrieșescu. Une semblable communication ne sera toutefois jamais lue à l'Académie roumaine. Abordant ce sujet, V. Pârvan allait sentir d'instinct le besoin de démêler à l'aide de tous les moyens d'information scientifique quelles étaient les prémisses historiques de cette culture. Il allait donc élargir tellement l'horizon de cette communication destinée par lui à dépasser les limites étroites d'une simple interprétation

³¹ Le trésor de Pétrossa, Leipzig, I — III, 1889 — 1900.

³² Ion Andrieșescu, *Contribuție la Dacia înainte de Romani*, Jassy, 1912.

de matériel archéologique, que trois ans plus tard il pouvait présenter à l'Académie non une brève communication, mais une large synthèse de l'histoire de la culture et du peuple dace. Telle est la genèse de ce monument de la culture roumaine auquel l'auteur, conscient que ce n'était qu'un commencement, un «essai» réalisé avec les moyens qu'il avait pu rassembler en s'aidant seulement de certaines recherches initiales, avait donné le titre à la fois prudent et modeste de *Getica : une protohistoire de la Dacie*. Au cours de ces 851 pages (texte roumain et résumé français), V. Pârvan essayait de donner en une synthèse, que la maladie qui minait sa santé n'a pas permis de rendre unitaire au vrai sens du mot, tout ce qui pouvait constituer une base au développement historique du peuple et de la culture dace au cours du premier millénaire avant notre ère jusqu'au début du deuxième siècle de notre ère, quand le conflit avec Rome allait interrompre de manière tragique une culture digne de l'attention des historiens de l'antiquité.

Pareille synthèse avait déjà été tentée par Gr. Tocilescu presque un demi-siècle auparavant. Mais tandis que ce dernier commençait à proprement dire sa carrière scientifique avec sa *Dacie avant les Romains* publiée en 1880, V. Pârvan achevait la sienne avec son ouvrage (en 1926) au bout d'une longue expérience d'investigations, seule en mesure d'assurer la réussite, ne fût-elle que partielle, de n'importe quelle synthèse d'histoire.

Ce n'est pas ici l'endroit le plus indiqué — et l'auteur de ces lignes ne s'en reconnaît pas la compétence — d'analyser, ne fût-ce qu'en passant, les éléments d'une argumentation et les conclusions qui ont résisté à la critique depuis l'apparition des *Getica* jusqu'à présent. Ce n'est pas l'endroit, non plus, d'insister sur tels des éléments ou des chapitres de son ouvrage que l'auteur aurait sûrement refondus, les énonçant d'une autre manière, ou les concevant même peut-être autrement. Les recherches archéologiques effectuées dans notre pays sous la puissante impulsion de V. Pârvan, l'extension considérable de nos connaissances au delà du premier millénaire avant notre ère et du premier siècle de notre ère, tout cela nous a permis de dépasser certaines de ses vues ou, ce qui revient au même, nous a obligé d'abandonner mainte conclusion de V. Pârvan ³³.

Mais ce n'est pas cela qui est important. Il est rare qu'une synthèse historique fasse naître plus d'idées, stimule de plus amples études, impose en un mot à la culture roumaine un plus grand respect que la capacité de travail et l'acuité du point de vue synthétique dont a fait preuve en cet ouvrage V. Pârvan ³⁴. A la considérer du point de vue de l'horizon qu'elle ouvrait, et des travaux et recherches qu'elle a fait naître, cette synthèse historique réalisée par V. Pârvan a rempli la mission que lui destinait son auteur. Dans les conditions d'information dont V. Pârvan disposait à ce moment, et du fait de la qualification d'historien et d'archéologue qu'il s'était acquise, cette synthèse fut et demeure un monument de la culture roumaine.

Cela demeure-t-il valable, même si cette œuvre fut conçue et réalisée d'un point de vue idéaliste? Nous nous efforcerons d'apporter une réponse à ce

³³ Pour le progrès de ces études jusqu'en 1932, et la révision critique des documents archéologiques, cf. I. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, dans le 22^e BerRGK; cf. aussi Radu Vulpe, *La Dobroudja dans l'Antiquité*, Bucarest, 1938; C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'Antiquité*, Bucarest, 1945.

³⁴ Elle a engendré d'autre part une autre synthèse de proportions plus restreintes et d'une économie

beaucoup plus unitaire: V. Pârvan, *Dacia. An outline of the early civilisations of the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge, 1928. Ce sont ses cinq conférences données en avril 1926 au St. John's College et publiées dans une première édition en langue roumaine: *Dacia. Civilizațiile străvechi*, Bucarest, 1937. Une seconde édition, préparée toujours par les soins de son élève Radu Vulpe, vient de paraître en 1957.

problème à la fin de ces notes en raison de la place occupée par l'auteur et son œuvre dans la culture roumaine entre les deux guerres mondiales. Pour le moment nous anticiperons sur la réponse au sujet des *Getica*. Cette réponse est affirmative non seulement parce que, élargissant considérablement l'horizon de l'histoire ancienne de notre pays, cet ouvrage a contribué à une compréhension plus ample et plus juste de ce passé, mais encore parce que, portant au premier plan de notre histoire ancienne l'élément autochtone, avec toutes les conséquences qu'il implique, V. Pârvan a eu — même en partant de certaines prémisses erronées, et parfois même en dépit de ses propres affirmations théoriques — une intuition juste du rapport existant entre les éléments majeurs et mineurs de l'histoire si complexe de l'espace carpatodanubien. Ceci en dépit du fait que le rôle des Cimmériens, tel qu'il l'a considéré — pour ne donner qu'un exemple — ne résiste pas à une révision critique des sources³⁵; que la pénétration des Scythes à l'intérieur de l'arc carpatique s'est faite en grande partie sur d'autres voies que celles indiquées par V. Pârvan, et en tout cas par un large mouvement d'encerclement du Nord et de l'Ouest³⁶; que l'influence italique de la fin du deuxième et du commencement du premier millénaire avant notre ère, considérée par l'auteur comme un premier signe avant-coureur du prochain contact des Romains et des Daces, ne pouvait avoir ni l'intensité ni le sens que V. Pârvan lui accordait d'emblée dans sa synthèse. Notons à ce propos que le contact des Grecs avec les tribus géto-daces n'avait pas eu et ne pouvait avoir eu qu'une seule balance active au profit de ces premiers, et passive de la part de ces derniers³⁷. Certains spécialistes de l'archéologie du premier millénaire avant notre ère se sont vus obligés de discuter à mesure que leurs propres recherches le leur imposaient, certains des éléments de fond ou de forme de l'argumentation de V. Pârvan. L'importance de l'effort qu'il avait fait d'utiliser sur la plus large échelle possible, pour les mettre historiquement en valeur, tous les éléments historiques et archéologiques pouvant être embrassés par lui sur la fin de sa vie et de son œuvre demeure tout aussi considérable. Le fait d'avoir porté au premier plan de la scène politique du Danube inférieur l'élément dace et sa culture, teintée inégalement de l'apport varié des Scythes, des Grecs, des Celtes et des Romains, constitue non seulement une contribution extrêmement importante, mais aussi un point de vue qui demeure celui des spécialistes d'aujourd'hui. *Getica* représente par ses suggestions, ses hypothèses, ses conclusions et — ajoutons-le expressément — par ses erreurs, une cause génératrice de nouveaux travaux, de nouveaux résultats et de nouvelles interprétations.

Nous voici donc, beaucoup trop tôt malheureusement, arrivés au terme d'une œuvre qu'il faudra sûrement analyser plus profondément une autrefois ailleurs, et au bout également d'une existence de labeur exténuant et sans répit. À l'esprit de Pârvan se profilaient de nouveaux problèmes et de nouvelles zones d'explorations demeurés longtemps après lui des « *pia desideria* ». Si l'histoire de la Dacie romaine allait s'enrichir après vingt ans environ d'une ample monographie qu'il aurait sûrement estimée³⁸, en revanche l'étude des vestiges archéologiques slaves — dont l'importance pour éclairer le processus de formation du peuple roumain ne lui a pas échappé — n'est entrée dans le champ de l'archéologie roumaine que tout dernièrement et sous forme d'un problème nouveau. Il est hors de doute que V. Pârvan l'aurait attaqué lui-même si sa mort,

³⁵ Cf. Ielnitzky, dans VDI, 1949, 3, p. 14–27.

³⁶ Cf. surtout I. Nestor, *Der Stand ...*, p. 145 et suiv.

dintre autohtoni și Greci în așezările sclavagiste din Dobrogea, în SCIV, II, 2, 1951, p. 45 et suiv.

³⁸ C. Daicoviciu, *op. cit.*

³⁷ Em. Condurachi, *Cu privire la raporturile*

survenue brusquement le 26 juin 1927, ne l'avait éloigné à jamais de cette seconde phase capitale du processus de la genèse du peuple roumain.



Arrivés au terme d'un exposé trop succinct pour mettre en lumière tous les problèmes attaqués par V. Pârvan et résolus par lui dans la mesure dans laquelle la chose était alors possible, voici le moment venu de nous arrêter un instant de plus devant son attitude politique et sa conception philosophique. La première, il est vrai sous une forme assez réservée, s'est manifestée assez tôt dans de multiples occasions, et par écrit et de vive voix. La seconde, infiniment plus complexe, plus soutenue, appréciée différemment par ses contemporains, est à la base de toute son activité scientifique et didactique. C'est à peine aujourd'hui que ces deux aspects de sa vie et de sa pensée, pieusement rappelés par ses anciens collaborateurs, peuvent être jugés d'une manière véritablement critique du point de vue de l'orientation générale de ses travaux et de ses autres manifestations. Il n'est sûrement pas nécessaire d'ajouter que l'homme tout entier, avec ses clartés et ses ombres, ne peut être ni compris, ni estimé à sa valeur si on l'isole de son milieu social, politique et culturel, comme l'ont plus ou moins fait toutes les études dédiées jusqu'à présent au maître en érudition, à l'humaniste ou à l'homme d'action que fut successivement et parallèlement V. Pârvan. Cette tâche n'est pas aisée aujourd'hui non plus. Les contradictions de l'œuvre et de la vie même de V. Pârvan, reflet immédiat de toutes les contradictions de la société au milieu de laquelle a vécu notre intellectualité avant et entre les deux guerres mondiales, n'offrent pas toujours en elles-mêmes des points d'appui évidents, sûrs et immédiats.

Conscient de ces nombreuses difficultés, conscient surtout du fait que ces lignes ne représentent qu'un premier essai de jugement d'un point de vue critique, l'auteur se propose, dans l'espace restreint qu'il a à sa disposition, de définir, très sommairement sans doute, la position politique et idéologique de V. Pârvan.

PÂRVAN — L'HOMME

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion dans les pages qui précèdent, d'attirer l'attention sur quelques-unes de ses manifestations publiques qui ont eu lieu en différents moments de la vie politique roumaine ou à propos de quelques-uns des problèmes sociaux dont il était à la fois le témoin et la victime. Aussi sommaire que soit cet exposé, il doit pourtant revenir sur ce point d'une manière plus systématique cette fois, afin de pouvoir définir clairement son orientation politique et idéologique et la situer à la place qui lui revient dans le développement de la culture et de l'historiographie roumaine.

Nous avons déjà rappelé ce détail particulièrement important, selon nous, que son enfance et son adolescence furent intimement liées à la vie si remplie de tristesses et éclairée de si peu de joies des villages moldaves de la fin du siècle dernier. Cette existence constituait dès lors pour V. Pârvan, et jusqu'au bout de sa vie une réalité particulièrement vive et présente, infiniment plus réelle que la vie citadine pour laquelle il n'eut jamais aucune sympathie et aucune estime. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si la première manifestation par écrit du jeune diplômé du lycée classique, en réponse à un « questionnaire touchant la psychologie du peuple roumain », reflétait l'attention qu'il accordait aux réalités objectives

de la vie de nos paysans. Le manifeste rédigé à Berlin par lui et par quelques-uns de ses collègues en faveur des paysans roumains révoltés en 1907 contre l'oppression des grands propriétaires terriens en est la preuve éloquente ³⁹.

Quoique V. Pârvan n'ait jamais milité dans un parti politique, il est facile d'escompter quelle aurait été sa position personnelle dans la tourmente politique d'avant et d'après la première guerre mondiale. Une chose est hors de doute : sa méfiance à l'égard des partis politiques de Roumanie et de la minorité qu'ils représentaient demeura toujours entière. Même s'il ne fallait rappeler ici qu'un seul passage de son discours de réception à l'Académie roumaine en 1914 — *In memoriam Constantini Erbiceanu* — cela suffirait amplement à donner une idée de sa révolte avouée sans ménagements contre la classe des exploiters et de la sympathie profonde qu'il nourrissait pour les humbles multitudes du sein desquelles il avait pris son vol peu d'années auparavant. « La pensée qu'aujourd'hui encore », écrivait-il, en formulant discrètement un reproche à l'adresse de celui dont il prononçait l'éloge, « on fait systématiquement l'éducation d'une classe pour qu'elle domine, qu'elle opprime et qu'elle ait le plus de joies en cette vie, et celle de l'autre pour qu'elle soit humble, soumise, endurente et laborieuse, afin d'offrir le plus de matériel brut pour le plaisir et la jouissance des maîtres — cette lamentable annihilation des âmes des enfants du peuple par la pensée d'être éternellement des esclaves, et cette odieuse dépravation des âmes des enfants de la classe supérieure par la pensée d'être toujours les maîtres, cette absence d'hommes libres, conscients de l'égalité parfaite qui est entre eux, à l'âme haute, sereine, droite et belle, cette grande douleur de notre peuple n'a pas constitué un tourment pour l'âme de celui qui est parti d'entre nous » ⁴⁰.

Et pourtant, du point de vue de sa conception philosophique, V. Pârvan n'a pas adopté sinon l'attitude combattive du matérialisme dialectique et historique du moins celle d'un esprit radical, mais une attitude nettement passive et idéaliste, se retirant toujours plus dans son « splendide isolement » qu'il considérait personnellement depuis toujours comme étant d'une essence supérieure, et qui n'était en somme que la résultante de ses propres contradictions et de celles de la société au milieu de laquelle il vivait, témoin impuissant et tout à la fois trop fier pour la braver. Les passages illustrant son attitude idéaliste abondent dans son œuvre. Afin d'éviter toutefois une simple explication psychologique et, partant, superficielle de la contradiction suivante : d'un côté un Pârvan, critique sévère de l'injuste réalité sociale, et de l'autre un Pârvan isolé dans la plus aristocratique des hypostases de la pensée humaine, il est nécessaire de comprendre comment et pourquoi il en est arrivé là.

Pârvan, l'homme, a toujours considéré que « la multitude est en général réfractaire à la pensée. La langue même des gens simples est pauvre en possibilités d'expression : quelques centaines de mots à peine et pour la plupart d'ordre concret et utilitaire. Leur pensée est encore plus pauvre : deux ou trois sujets de préoccupations en quelque sorte instinctives : la mort, le néant de la vie, l'ingratitude humaine, le bien ou le mal, égoïste ou social » ⁴¹. Seules les âmes généreuses, seules les âmes des gens forts peuvent donner au monde tout ce qu'elles sont capables de donner en art ou en science, en philosophie ou en religion. « Ces âmes », dit Pârvan dans un autre passage, « se créent un monde à part, d'idées

³⁹ Lettre à N. Iorga datée 16/29 mars 1907, publiée par I.E. Torouțiu, *op. cit.*, X, p. 180 — 182.

⁴⁰ *In memoriam Constantini Erbiceanu. Memoriale*, p. 74.

⁴¹ *Memoriale*, p. 18.

pures, ennoblissant par leur esprit ample et riche tout ce qui ne serait autrement qu'objet concret, inerte et indifférent, prêtant donc au monde une autre âme que celle qu'il a d'habitude, lui donnant leur propre âme »⁴². Il est juste, ajoute-t-il introduisant dans la discussion le concept aristocratique des « élites », que « ces créateurs des grands courants procèdent de l'âme des foules, s'en nourrissent, s'élèvent par elles et retournent à elle : ni héros ni martyrs, ils sont pourtant plus connus que les héros et les martyrs grâce à leur gloire : gloire non discutée, non comptée, sanctifiée par la foule qui s'adore elle-même dans son idole »⁴³. Combien était superficielle pourtant cette sorte de concession faite aux foules qui jouaient comme dans les tragédies antiques le rôle du chœur anonyme et impassible, ressort d'un autre passage portant l'empreinte définitive de sa conception idéaliste touchant les personnalités et les masses dans l'histoire. « Ainsi, le rapport historique ne peut être établi entre des personnalités et des masses, mais entre des masses et des masses d'une part, entre des génies et des génies de l'autre. L'histoire devient alors non une naïve démonstration d'un soi-disant « progrès » que peut-être les millions d'années de l'avenir pourront constater et définir dans sa marche ascendante, mais un regard synthétique par dessus la vie de cet être unique — l'humanité — dont les formes concrètes de vibration et de rythme sont en leur devenir des organismes complets avec leur naissance, leur croissance, leur vieillissement et leur mort, innombrables en leur variété, de même qu'innombrables sont les espèces d'une famille biologique dans le temps et l'espace géologique. Et les explosions d'énergie des grands génies vont constituer les lumières et les couleurs spécifiques inondant de leur clarté des époques et des sociétés entières, plus ou moins intensément, plus ou moins longuement, pour qu'ensuite peu à peu les masses reprennent pourtant leur aspect quasi-éternel de demi-obscurité spirituelle, de grisaille banale de l'existence »⁴⁴. Ce passage dont on ne saurait nier l'importance du point de vue de la conception historique de V. Pârvan a retenu plus d'une fois l'attention de ses élèves. Ils y lisaient avec enthousiasme une théorie de l'histoire considérée à tort comme de « pure » essence hégélienne. Cependant, la vérité est toute autre et il n'est sans doute pas dépourvu d'intérêt de mettre les choses au point. C'est que s'il est vrai que selon la conception hégélienne de l'histoire l'esprit abstrait et absolu règne en maître incontesté, la masse des individus en constitue toutefois le support⁴⁵. Ce fut toutefois Bruno Bauer qui, supprimant avec désinvolture l'inconséquence de Hegel quant aux rapports qu'on doit postuler entre l'existence de « l'Esprit absolu » et « l'individu philosophique », arrivait au « parachèvement critique et caricatural de la conception de l'histoire hégélienne » et déclarait qu'il y a « d'un côté la masse, élément matériel de l'histoire, élément passif, sans esprit, sans histoire et de l'autre, l'Esprit... »⁴⁶. C'est en tant que particules de « l'Esprit absolu » que ces « rares élus » ou « ces génies » peuvent inonder de leur lumière l'histoire du monde. C'est donc surtout à travers les déformations des néo-hégéliens, dont Bruno Bauer fut le chef de file, que le jeune historien roumain connut la pensée de Hegel, du moins en ce qui concerne les rapports des masses et de l'individu dans l'histoire. Il cherche pourtant un palliatif au danger qui guette à chaque pas l'activité « inspirée » de ces génies. Rien de surprenant s'il le trouve dans l'arsenal de la philosophie grecque et surtout dans les « Pensées » de son héros favori que resta toujours Marc Aurèle. Il existe, dit-il, un danger que ces « âmes

⁴² *Ibidem*, p. 60.

⁴³ *Ibidem*, p. 41.

⁴⁴ *Idei și forme istorice*, Bucarest, 1920, p. 73.

⁴⁵ Cf. V.I. Lénine, *Cahiers philosophiques*, Paris, Editions Sociales, 1955, p. 24 (La Sainte famille).

⁴⁶ *Ibidem*, p. 24. Il est intéressant de constater

d'élite » se complaisant dans leur éternel isolement, sous-estiment les aspirations et la qualité de ceux qui les environnent. Devant ce danger guettant à chaque pas les rares élus — et l'on devrait ajouter : élus par qui ? — de cette élite, il existe un remède, évidemment de nature également spirituelle, comme les causes qui ont fait naître son concept antinomique. « Il n'existe rien de meilleur contre cette surestimation de soi que le scepticisme. L'autocritique que nous offre la morale stoïcienne dans sa forme la plus pure — la forme socratique primitive — est pourtant dangereuse à cause de l'importance exagérée qu'elle accorde à notre raison, dangereuse même pour ceux qui font des sacrifices afin de racheter leurs propres erreurs et de se purifier. En ce sens la part la plus précieuse de la philosophie de Marc Aurèle est son scepticisme touchant les appréciations et les jugements de son propre moi. L'incessante comparaison du sort humain à l'infini du cosmos est le plus efficace secours contre l'excès de joie ou l'excès de tristesse pour les choses de ce monde »⁴⁷. Pârvan, l'homme, se transforme ainsi dans Pârvan, le penseur. Distinction de pure forme s'il en fût, mais peut-être nécessaire pour mieux souligner le rapport entre l'homme et la réalité sociale, entre cette réalité et la pensée, telle qu'elle se mêle à la vie et à l'œuvre de V. Pârvan, telle qu'elle intervient dans la vie et dans l'œuvre de n'importe lequel d'entre nous.

Pârvan, l'homme, avait surgi d'un milieu plus que modeste. Pârvan, l'homme, avait vécu moralement près des paysans humiliés et opprimés pour lesquels il avait toujours eu plus qu'une compassion souvent avouée, pour lesquels il avait un véritable respect. Il est utile de rappeler à cet égard un passage de ses « Pensées sur le monde et la vie des gréco-romains du Pont Euxin » qui reflète de façon suggestive à la fois sa propre structure psychologique ainsi que celle des paysans au milieu desquels il avait connu pour la première fois la réalité du monde : « le paysan habitué aux espaces larges où il demeure presque dans la solitude idéale du philosophe et assimile inconsciemment le rythme de sa vie au rythme de la nature, se sent soulagé au moment où il se sépare de la multitude »⁴⁸. Pourtant, il croyait que la masse comme facteur historique, ne pouvait dépasser dans le meilleur des cas, le stade primaire des impulsions ou des suggestions, demeurant inaccessible au raisonnement qui « commence à peine là où finit le fait matériel »⁴⁹. Il nous faut souligner l'aspect neo-kantien de cette affirmation qui ne laisse subsister des doutes quant à la position prise par V. Pârvan à ce sujet. Pour la foule innombrable, monotone dans son uniformité, la joie se traduit en fait par un hédonisme naïf, et les grandes douleurs lui créent le climat nécessaire à l'acceptation impuissante du fatalisme. L'homme simple, ajoutait-il, choisit pour soi le bien-être là où il le trouve sans trop de tourments de conscience. « L'éthique épicurienne est un idéal pour l'égoïsme mesquin du petit bourgeois ; et toujours ainsi la métaphysique stoïcienne dans laquelle tous

que, en dépit de l'influence que H. Rickert exerça sur la pensée historique de V. Pârvan, influence qui semble avoir été particulièrement vive, du point de vue des rapports existant entre « les individus historiques » et les masses, le savant roumain s'écarte de l'opinion neo-kantienne pour adopter celle des neo-hégéliens, formulée si catégoriquement par Bruno Bauer.

⁴⁷ *Memoriale*, p. 61.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 33.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 18. Cette affirmation, si pleine

de signification pour la conception neo-kantienne de V. Pârvan, vaut qu'on la mette en rapport avec l'expression donnée par H. Rickert (*Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, 4^e éd., Tübingen, 1921, p. 210) à la limite du domaine de l'histoire et celui des sciences naturelles : « die Geschichte fängt dort an, wo die Naturwissenschaft aufhört ». Pour les rapports de la conception historique de V. Pârvan et du courant neo-kantien, représenté en son temps par W. Windelband et H. Rickert, voir plus bas, note 59.

les systèmes philosophiques se donnent rendez-vous sans s'incommoder réciproquement »⁵⁰. Par contre, « la sévère éthique de Zénon et l'aride métaphysique d'Epicure exigent des âmes fortes pour les *professer* et les *vivre* effectivement »⁵¹. Le sentiment de cette expérience existentialiste de la vie — semblant annoncer un Heidegger, quand en fait nous nous trouvons devant un intuitionisme tirant son existence en dernière analyse de l'intuitionisme d'un Dilthey⁵² — le sentiment de cette expérience fortement colorée, du moins dans ses manifestations extérieures, d'éthique stoïcienne, donnaient à V. Pârvan la certitude d'une supériorité morale dont il éprouvait le besoin dans sa propre défense vis-à-vis de la bourgeoisie roumaine pour laquelle il n'avait aucune estime, mais au milieu de laquelle il était obligé de vivre et de travailler. L'isolement, cette forme instinctive et initiale de sa défense contre un contact qu'il jugeait impur, a contribué sûrement, à côté de certains autres éléments de sa nature et de sa vie, à accentuer ce sentiment de « solitude », source selon lui de la tragédie humaine.

Taciturne et isolé tout comme le paysan dont il croyait avoir tracé le portrait psychologique, V. Pârvan restera toujours un sceptique. Son scepticisme ne vient toutefois seulement de son tempérament : il est l'expression de la classe à laquelle il se sentait lié par des ressorts intimes de sa vie et de sa pensée, de cette classe qu'il estime plus que toute autre et dont il partage l'idéal et — du moins sur le plan moral — les déboires. Tenu par un gouvernement réactionnaire à l'écart de tout pouvoir politique, opprimé par une minorité puissante et orgueilleuse de grands propriétaires terriens à l'aide d'un appareil d'Etat dont le moins qu'on puisse dire est qu'il fût encore pire que ses maîtres, le paysan roumain, tour à tour trompé et trahi, ne voyait devant lui aucune lumière d'espoir et aucune chance de salut. Après chaque explosion de colère, en 1888 comme en 1907, le pays était « pacifié » à coups de sabre et de canon et réduit au silence dans une mare de sang. Rien d'étonnant donc si le jeune Pârvan, qui ne cache pas ses sympathies et ses antipathies, n'en reste pas moins témoin impuissant de cette lutte qu'il considérait comme perdue d'avance. C'était en somme la psychologie d'un vaincu qui — à l'encontre des paysans qui n'avaient plus rien à perdre que leur propre vie — se tient à l'écart d'une lutte qui pourrait briser son envol. Les misères et les souffrances des villages lui avaient laissé le souvenir d'un monde condamné par un destin presque implacable ou qui n'avait du moins aucune chance de salut. Il ne se rendait d'autre part pas compte du pouvoir du prolétariat de nos jours. Le fait pourrait sans doute étonner puisque c'est dans cette Allemagne du II^e Reich que la social-démocratie donnait au moins l'illusion d'un puissant parti politique. Cependant la réalité roumaine dont il suivait de Berlin l'évolution inquiétante était trop ancrée dans son esprit pour qu'il puisse s'en

⁵⁰ *Ibidem*, p. 19.

⁵¹ *Ibidem*, p. 46.

⁵² Sur le plan de la connaissance historique, cette « expérience », cette « vie » intensément « vécue » se traduisent par le concept métaphysique de l'aperception. « L'aperception historique, dit-il, est le fait de saisir dans l'éclair d'un seul regard spirituel plongeant aux profondeurs du temps la vision simultanée des devenir en leur intégrité. C'est par ailleurs la faculté réflexive et constructive de pénétrer de manière intuitive le contenu et la forme historique des phénomènes infiniment variés de l'existence humaine,

pour les soumettre au jugement historique, afin de trouver leur place exacte sur la ligne des devenir spécifiques dont elle fait partie » : *Idei și forme istorice*, p. 70. C'est là ce qui, dans la pensée intuitioniste de W. Dilthey, s'appelle « compréhension » (*Verstehen*), notion si souvent utilisée par la philosophie idéaliste allemande du début du siècle. L'acte de « comprendre » continue l'acte de « vivre » en en prolongeant l'existence et en en précisant la signification. Cf. A. Stein, *Der Begriff des Verstehens bei Dilthey*, Tübingen, 1926, p. 44 et suiv.

débarrasser. Il n'était d'ailleurs pas le seul à considérer la réalité paysanne comme la seule réalité digne d'intérêt. C'est pour cela que, si l'on trouve dans les écrits de Pârvan des accents de sévère critique contre l'injustice sociale et une appréciation assez exacte des réalités économiques et sociales de la classe paysanne de Roumanie, il ne croyait toutefois pas dans la possibilité d'un changement radical et surtout rapide. Cette « humble multitude » à laquelle il ne cessa jamais de montrer ses plus vives sympathies restera toujours pour lui une masse sinon inerte, du moins incapable de briser ses chaînes, en dépit de ses soubresauts de colère. Elle n'aurait pu, croyait-il, dépasser les limites « végétatives - ethnographiques » qu'il attribue au paysan dace. Il ne lui reste — aussi bien au paysan qu'au jeune historien — qu'une seule forme de résistance : l'isolement et la solitude. Résistance passive, sans doute, mais autrement capable, croyait-il, de lui assurer non seulement cette indépendance morale dont il avait besoin, mais aussi et surtout un abri sûr contre toute immixtion étrangère dans la vie de ses rêves, de ses pensées et de ses actions. Isolé dans sa tour, il y vécut la tragédie de la solitude, qu'il était de plus en plus enclin à considérer comme source première de toutes les contradictions du monde humain.

Découlant comme un effet naturel et immédiat des contradictions de la société contemporaine avec ses différentes manifestations anarchiques, cette singularisation, ainsi que l'esprit d'isolement qui en procède, n'étaient pas un phénomène se bornant exclusivement au cas de l'homme V. Pârvan. Mais, dans le cas du penseur Pârvan, cet esprit d'isolement l'a conduit vers un manque de confiance toujours plus accusé dans nos possibilités de connaître et dans celles de communiquer à autrui notre joie ou notre tristesse. « Ainsi, dit-il, de même que la nature est antinomique à la Divinité, ainsi que l'homme est antinomique à l'immortalité, de même, ainsi, notre vie est antinomique à la Félicité. Ces trois concepts idéalistes nés justement de la protestation révoltée de l'esprit humain souffrant de la réalité bio-cosmique demeurent l'éternel domaine de la *révélation métaphysico-religieuse* accordée en de *rare éclairs* au génie humain transfiguré par la souffrance »⁵³.

PÂRVAN — LE THÉORICIEN DE L'HISTOIRE

Le moment est venu de souligner l'aspect purement subjectif de l'acte de connaissance par lequel Pârvan l'homme entrevoit en de rares éclairs la réalité du monde et par lequel Pârvan l'historien peut donner aux choses humaines la valeur propre à son âme. Au demeurant, cet aspect constitue, ainsi qu'on pourra le voir un peu plus tard, la première moitié d'essence subjectiviste du fond éclectique de sa pensée. L'intuitionisme qui en procède l'orientera, par des voies qu'il n'est pas toujours facile de préciser, vers la position occupée plus près de nos jours par les néo-kantiens en Allemagne et les agnostiques en Angleterre. D'un autre côté, il parlera de plus en plus fréquemment dans ses leçons inaugurales, plusieurs fois citées, de « l'idée » et de « l'esprit universel » qui constitueraient le fond même de la réalité historique. Cet autre aspect de sa pensée le rapproche sinon de Hegel, du moins de la position occupée par les néo-hégéliens, dont il partageait l'opinion selon laquelle l'esprit souverain en soi reste toujours le moteur indéfini et infini de l'histoire. Son action spontanée produirait les contradictions irrésolvables et tragiques de la vie sociale. De ces deux courants d'idées qui, pour employer à notre tour l'expression de Pârvan citée plus haut, « se donnent rendez-vous sans s'incom-

⁵³ *Memoriale*, p. 45.

moder réciproquement », il résulta une théorie de l'histoire selon laquelle l'on ne saurait pénétrer le véritable fond de l'histoire réelle, si ce n'est qu'en projetant son propre génie sur le monde et la vie des hommes et en aspirant en même temps de toute son âme à refaire à travers sa propre souffrance, digne d'un nouveau Prométhée, l'expérience du passé de l'humanité toute entière. Qu'il était loin de la certitude de Hegel quant à la connaissabilité de la chose en soi, de ce Hegel qui reprochait à Kant de reconnaître d'un côté l'objectivité des concepts, dont l'objet est la vérité, tout en leur laissant de l'autre leur caractère subjectif et en faisant précéder l'entendement par « le sentiment » et « l'intuition ». V. Pârvan préférait donc, pour résumer en peu de mots une position qui mériterait d'être examinée de plus près, à *la méthode dialectique* de Hegel, si riche sous son enveloppe idéaliste, *la théorie de la connaissance* de Kant dont le caractère à la fois subjectif et unilatéral allait être d'autant plus renforcé par ses épigones allemands⁵⁴.

Après cette digression peut-être un peu longue, il reste tout de même un dernier problème qu'on ne saurait laisser sans réponse, du moins dans la limite des informations dont nous disposons à l'heure actuelle : à savoir si Vasile Pârvan logeant sous le même toit deux conceptions philosophiques de plus en plus différentes, sinon contraires, au fur et à mesure qu'on remonte à leur source première, c'est-à-dire à Kant et à Hegel, a fait de par lui-même œuvre de synthèse ? En soi, la chose n'était sans doute pas impossible. Il est vrai qu'elle eût demandé de sa part, pour ne pas signifier une simple confusion de concepts et d'idées, non seulement une longue initiation aux études philosophiques, mais aussi et surtout un puissant effort de généralisation. L'eût-il fait, il serait toutefois étonnant qu'il ne l'ait jamais relevé d'une façon ou d'une autre, de vive voix ou par écrit. La vérité est toute autre et se laisse parfois deviner. Au moment de son arrivée à Berlin, c'est-à-dire juste à l'époque où il commence à sentir de plus en plus vivement le besoin d'étancher sa soif de connaître et à éprouver la nécessité de mettre un peu plus d'ordre dans ses idées sur la valeur et l'ordre des choses humaines, cette synthèse entre les courants néo-hégélien et néo-kantien était presque un fait accompli. L'atmosphère « philosophique » allemande — du moins la philosophie officielle — en était saturée et notre jeune historien, à qui l'ambition de dépasser l'état « d'historien-artisan » pour devenir un « historien-philosophe » donnait non seulement du courage, mais aussi des ailes, se jeta la tête la première dans ce courant d'idées qui lui donnait l'illusion de pouvoir — et de façon heureuse encore — associer la « phénoménologie de l'esprit » à la « critique de la raison pure »⁵⁵. On a fait à la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant un sérieux effort pour mettre d'accord dans une synthèse qu'on considérait et possible et nécessaire et — comme toute chose en philosophie — définitive, le néo-kantianisme et le néo-hégélianisme. Purifier la dialectique idéaliste objective de toute trace matérialiste qui lui restait encore, pour la transformer définitivement en une dialectique idéaliste subjective, voilà un programme bien fait pour mettre d'accord les héritiers contemporains du courant néo-kantien et ceux du courant néo-hégélien divisés de moins en moins au

⁵⁴ Cf. V.I. Lénine, *Cahiers philosophiques*, p. 170.

⁵⁵ Il ne faut d'autre part oublier que l'initiation de Pârvan dans le domaine de la philosophie grecque lui donnait la certitude — ou plutôt, ce qui de son point de vue revient au même, l'illusion — que la philosophie platonicienne lui permettrait de tirer une conclusion semblable. « La pensée » comme source première et génératrice des « mouvements de premier

ordre » (*protourgoi kineseis*), n'était autre chose qu'une particule de « l'intelligence primordiale » dont les lois sont à la base des éléments secondaires et particuliers et de leurs mouvements (*pronoia*). « La nécessité » historique est ainsi subordonnée au « bien » ou à « la pensée » (Platon, *Lois*, X 903 et suiv.).

fur et à mesure que disparaissait leur principal obstacle, c'est-à-dire l'essence objective de la dialectique hégélienne. Le représentant le plus qualifié du courant néo-kantien en Allemagne, W. Windelband, parlait en 1910 à l'Académie de Heidelberg de la « renaissance du hégélianisme » en expliquant sans réticences l'intérêt que la philosophie allemande officielle montrait de nouveau pour le système de Hegel, en tant que doctrine capable de faire front commun avec le néo-kantianisme contre le danger de la dialectique matérialiste ⁵⁶. On faisait donc flèche de tout bois et il n'est point étonnant que ce courant éclectique trouvât rapidement des adeptes, et cela pas seulement en Allemagne. Le titre donné par B. Croce à son étude sur Hegel: *Ciò che è vivo et ciò che è morto della filosofia di Hegel*, publié en 1906, contient à lui seul tout un programme ⁵⁷. Rien d'étonnant encore si vingt-quatre ans plus tard, au premier congrès des hégéliens tenu en 1930 à Tübingen, le mot d'ordre sera: «le problème hégélien est aujourd'hui et... en premier lieu un problème kantien» ⁵⁸.

Ce grand courant d'idées qui reconnaissait à la dialectique seulement le domaine de la spéculation pure est donc né peu de temps avant l'arrivée de V. Pârvan à Berlin. Il explique par ailleurs pourquoi toutes ses leçons inaugurales intitulées selon la meilleure tradition néo-hégélienne: *Idées et formes historiques*, se maintiennent dans une sphère purement spéculative, en évitant le plus possible les « faits » historiques — c'est-à-dire tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, s'imposerait à notre intelligence comme une réalité vivante et en mettant l'accent sur le caractère partiel, incomplet et subjectif de la connaissance historique réelle du passé. Ceci revient à dire que, arrivé à Berlin, V. Pârvan n'avait plus l'embarras du choix entre la dialectique idéaliste objective — qui admettait tout de même l'évolution de la société humaine selon des lois bien déterminées — et son courant opposé dont les débuts remontaient à Kant et à Hume. Il n'avait qu'à suivre ce grand courant de synthèse, représenté par des autorités incontestées de la pensée contemporaine. C'est seulement si l'on tient compte de toute cet ensemble de faits et d'idées, que l'on peut comprendre la manière dont la conception philosophique de Pârvan, reflet immédiat et nécessaire à la fois des limites de son époque et de la classe sociale à laquelle il appartenait, influence Pârvan l'historien ⁵⁹.

Il y avait donc, de ce côté-là aussi, un mur épais qui séparait son activité concrète d'archéologue et d'historien de l'antiquité, de sa théorie de la connaissance appliquée aux recherches historiques. Pârvan, le penseur, prêtait consciemment ces mêmes idées à Pârvan, le théoricien de l'histoire. La réalité objective des faits historiques, croyait-il, n'existe pas en dehors de nous et elle n'a pas d'autre valeur que celle attribuée par notre « pensée ». Même dans ce cas-là, l'essence spirituelle des faits historiques reste la plupart du temps difficilement accessible, étant donné le caractère limité de notre connaissance. Le caractère subjectif de l'acte de connaissance portait donc *a priori* le fardeau du scepticisme néo-kantien.

⁵⁶ Dans le domaine de la philosophie de l'histoire, le tournant est marqué par le « discours du recteur » prononcé par W. Windelband à Strasbourg en 1894. Cf. N. Bagdasar, *La philosophie contemporaine de l'histoire* (en roumain), Bucarest, 1930, p. 33. Cf. encore S. A. Efirov dans « *Voprosi filosofii* », 1956, 5, (p. 148 de la traduction roumaine, *Probleme de filozofie*).

⁵⁷ Republié dans *Saggio sullo Hegel*, Bari, IV^e éd., 1948, p. 3 et suiv.

⁵⁸ *Protokolle des ersten Hegel-Kongresses*, Tübingen, 1931 (Glockner), ap. S. A. Efirov, art. cit., p. 150.

⁵⁹ A côté de A. D. Xenopol, qui donna dans *Les principes fondamentaux de l'histoire*, Paris, 1899 (republié en 1908 sous le titre *La théorie de l'histoire*) un exposé intégral de sa conception de l'histoire, et de N. Iorga dont les *Généralités relatives à l'étude de l'histoire* (en roumain), Vălenii de Munte 1911, seront reprises vers la fin de sa vie dans *L'historiologie humaine* (en roumain, mss. inédit), V. Pârvan est le troisième

En effet, le scepticisme le guettait. Et d'ailleurs, ajoutait-il :

« Les faits concrets de notre ambiance n'ont en eux-mêmes aucune importance : ils n'ont que celle que nous leur donnons nous-même. Et la valeur accordée par nous à chaque chose dépend de notre conception générale du monde et de l'existence. Avec cette conception nous éclairons aussi tout ce qui nous environne ainsi que notre propre inspiration, notre propre élan. Le produit de notre génie sera plutôt une manifestation de notre représentation du monde qu'un résultat objectif de notre puissance de créer »⁶⁰. A côté de cette vision néo-kantienne du monde et de l'histoire, illustrée surtout par la théorie des « valeurs » historiques de Rickert⁶¹, apparaît aussi le concept hégélien de « l'esprit universel ». Il apparaît dans toute sa plénitude dans la définition donnée par V. Pârvan au phénomène historique ainsi que dans les qualités qu'il lui attribue : « Chaque phénomène historique comporte deux faces : un aspect extérieur, net, ayant des rapports évidents avec d'autres aspects extérieurs appartenant à d'autres phénomènes, et d'autre part un contenu spirituel caché et souvent étouffé sous son vêtement concret, ayant des rapports — plus ou moins accessibles à notre intelligence — avec le contenu spirituel d'autres phénomènes, souvent hétérogènes en tant qu'aspect extérieur »⁶². « Tout ce qui est réel est rationnel, tout

historien roumain qui a systématiquement précisé son point de vue quant au sens et à l'évolution de l'histoire universelle (*Idées et formes historiques* (en roumain). Bucarest, 1920). Les limites, naturellement étroites, des présentes notes biographiques, non plus que l'information dont nous disposons à l'heure qu'il est, ne sauraient nous permettre de poursuivre dans tous ses détails la genèse de la pensée philosophique de Pârvan, ni de souligner, autant qu'il le faudrait, les aspects par lesquels sa conception historique se distingue des courants néo-kantiens ou néo-hégéliens, courants autrefois si différents. Mais il y a avant tout, deux philosophes allemands dont l'œuvre paraît avoir exercé sur V. Pârvan une influence particulièrement puissante : W. Windelband et H. Rickert. L'un et l'autre représentent dans la pensée allemande de la fin du XIX^e siècle et du commencement du XX^e le courant prédominant néo-kantien, dont la réactualisation avait déjà commencé plusieurs dizaines d'années auparavant. Le mot d'ordre « retour à Kant », en tant qu'expression de l'offensive de l'idéologie idéaliste contre la pensée matérialiste, avait acquis au début du siècle sa pleine et entière signification, au fur et à mesure que les contradictions de la société contemporaine apparaissaient de plus en plus impossibles à résoudre et que l'inquiétude suscitée par les progrès de la pensée matérialiste était plus accentuée. Certes, il serait intéressant de rechercher de plus près la manière dont V. Pârvan accueillit toutes ces idées, auxquelles il associa plus d'une fois des éléments provenant du trésor de la philosophie grecque, plus particulièrement de celle de Platon et de Zénon, par l'intermédiaire de Marc Aurèle, son héros favori. Chose d'ailleurs naturelle, à la suite de cette synthèse, qui est loin de présenter toutes les précisions que l'on requiert d'un système complètement constitué, il en résulta une conception

éclectique, dont nous avons tout juste essayé de marquer les jalons au cours des pages que l'on vient de lire. Nous sommes loin d'avoir épuisé tous les aspects du problème des rapports de V. Pârvan avec les différents représentants du courant néo-kantien et néo-hégélien. Bien que son premier contact avec l'Italie moderne date de 1908, il ne paraît pas avoir subi, tout de suite du moins, l'influence de Croce. Il y a pourtant un aspect, en apparence tout extérieur, qui révèle toutefois une influence directe du chef de l'école néo-hégélienne d'Italie. Cet aspect qui est beaucoup plus accusé dans la seconde série des leçons inaugurales de Pârvan, publiées en 1920 — *Idées et formes historiques* — doit être mis en relation avec le système des « dyades » de Croce, qui remplace, tout en le déformant, le système hégélien des « triades ». Il y est fait assez fréquemment usage de formules composées de deux termes qui se complètent tout en se limitant. Tout comme Croce qui introduit dans la langue italienne un système artificiel de « dyades » (par exemple sublime-vrai, intuitif-logique, utile-moral), V. Pârvan emploie de plus en plus souvent un système tout-à-fait similaire, bien que l'esprit et la topique de la langue roumaine en souffrent : « la pensée comme expression délicate-sentimentale », « l'intelligence intuitive-lyrique du Cosmos », « manifestations individuelles-sociales », « la spiritualisation collective-individuelle », « attitude religieuse-lyrique, philosophique, tragique », « matérialiste-économique », « réelle-historique », « biologique-utilitaire » etc.

⁶⁰ *Memoriale*, p. 58.

⁶¹ H. Rickert, *op. cit.*, p. 252. Cf. aussi N. Bagdasar, *Der Begriff des theoretischen Wertes bei Rickert*, Berlin, 1927.

⁶² *Memoriale*, p. 68.

ce qui est rationnel est réel » avait dit Hegel. Et il est réel dans la mesure où il est aussi nécessaire. Dans son développement, la réalité, ajoutait le grand philosophe allemand, est aussi nécessité⁶³. Quant à Pârvan, le titre même donné au volume contenant ses leçons inaugurales — *Idées et formes historiques* — renferme dans ces deux notions réunies l'antinomie élevée par lui au rang de valeur éternelle entre l'expression matérielle et le contenu métaphysique du phénomène historique. Nous ne saurions toutefois analyser ici pas à pas la manière dont se développe dans le monde, selon Pârvan, à travers le prisme de son propre « moi », « le réel spirituel », le seul véritablement réel, dont la vibration ondulatoire et inégale et le rythme saccadé ou lent lui assurent par de nouveaux points d'arrivée et de départ le devenir historique.

Antinomique au devenir matériel propre à la vie organique, le devenir spirituel, c'est-à-dire historique, imprimant, croyait-il, son cachet sur les formes de vie de la culture, engendre la base initiale des idées comme germe de leurs positions futures sur la voie ininterrompue de l'histoire de l'humanité. Tour à tour ces deux concepts — l'idée comme enveloppe du devenir historique général et la culture comme forme particulière du spécifique national — s'entremêlent, donnant à V. Pârvan l'illusion de pouvoir concilier ces deux courants de la philosophie et de l'historiographie moderne, courants plus d'une fois contradictoires entre ce qui est universel dans le monde et ce qui est spécifiquement particulier à l'histoire d'un peuple. Suivant les traces de Herder et de Fichte lorsqu'il accentue les aspects spécifiques et intransmissibles des cultures nationales organiquement développées des sources lointaines et inconnues dans lesquelles les peuples perdent leurs traces dans le grand fleuve de l'humanité, et celles de Humboldt et Ranke lorsqu'il met en relief le rôle des idées (transfigurées à ce point dans sa conception métaphysique — et, parfois, mystique⁶⁴ — qu'on ne peut plus les suivre dans leur genèse transcendante), V. Pârvan se créait de la sorte un fond éclectique pour une théorisation qui ne dépassait et ne pouvait point dépasser les successeurs, contemporains avec lui, de Hume, Kant et Hegel. On pourrait même dire qu'en introduisant dans le domaine de l'histoire ancienne de notre pays les seuls éléments métaphysiques de la « philosophie de l'histoire » et surtout sans toujours les accompagner de leur développement dialectique, V. Pârvan en arrivait naturellement à la négation théorique de ses propres résultats obtenus par l'examen objectif des documents. Il faisait de la sorte, par rapport à Hegel, un grand pas en arrière, imitant, à son tour lui aussi, l'exemple de la plupart des continuateurs du grand philosophe allemand. Pour ne donner qu'un exemple, rappelons que l'auteur des *Getica* dont le mérite principal est d'avoir porté au premier plan de notre histoire ancienne la réalité politique et culturelle des Daces, passe à un point de vue diamétralement opposé dans *Le devoir de notre vie*, lorsqu'il affirme que « l'idée-mère de toute la culture roumaine est l'idée romaine. Notre culture nationale, créatrice, différente de l'antique civilisation populaire végétative-ethnographique daco-romaine, com-

⁶³ Cf. Fr. Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* (en roumain), III^e éd., Bucarest, 1950, p. 8.

⁶⁴ Il ne pensait pas à cet aspect et il aurait sans doute été surpris d'être considéré de ce point de vue-là. Philosophiquement parlant, il l'était pourtant et même plus que ses devanciers dans ce domaine. C'est que, contrairement à Ranke et surtout à Hegel, qui ne reconnaissaient pas de puissances mystiques indémonstrables, tel que le génie national, le génie de l'espace,

qui auraient dirigé les destinées des hommes et des états, V. Pârvan n'a pas cherché comment avaient pu naître les « idées » qu'il considérait comme les forces motrices de l'histoire. Il les faisait entrer mystérieusement dans l'histoire pour des raisons insondables. Qu'il ait employé des formules sentant la théologie platonicienne ou celles d'un agnosticisme qui aboutit au scepticisme dont son esprit était imbu, il y avait toujours un côté mystique et non point rationaliste dans son enthousiasme illimité pour « l'idée ».

mence avec la découverte de Rome »⁶⁵. Cela nonobstant le fait que l'idée-mère de ses deux dernières synthèses — *Getica* et *Dacia* — telle qu'elle s'imposait à ses yeux du fait même de ses recherches archéologiques et historiques était exactement le contraire, à savoir, « l'idée dace ».

Prise d'attitude, avant tout, devant le monde et la vie, l'histoire crée pour ses adeptes une éthique sévère qui ne peut permettre nulle concession, éthique dominée par le concept du devoir. De même que Schlosser⁶⁶ — un Schlosser spiritualisé par les néo-hégéliens — V. Pârvan rendait toujours plus exigeant le devoir des « élites », sur les épaules desquelles pesait, croyait-il, la responsabilité morale de l'humanité. « Quand tes semblables te hissent au sommet de la pyramide sociale, écrit-il, tu dois réduire en cendre ton âme entière pour y demeurer, non pour toi-même, car tu es périssable, mais pour les hommes, pour leur idéal que tu ne dois pas laisser déchoir »⁶⁷.

Nous ne prétendons pas avoir épuisé en quelques mots le fonds de la conception historique de V. Pârvan. En somme, aussi inspirée qu'en soit la forme, la pensée historique de V. Pârvan contient les mêmes limites que celles qu'avait la pensée historique idéaliste représentée principalement par les néo-kantiens et les néo-hégéliens. Peut-être même un peu moins. Il faut remarquer à ce propos que dans sa présentation des idées néo-kantiennes ou néo-hégéliennes, V. Pârvan n'hésitait pas à sacrifier ses propres réalisations dans le domaine de la recherche, nées de l'application aux réalités de l'histoire roumaine d'une autre méthode de travail, à savoir celle de l'école libérale illustrée avant son époque par un Th. Mommsen, et, du temps de ses propres études, par le positivisme d'un Edouard Meyer. Toutefois, si Pârvan en tant que penseur a trouvé dans la philosophie historique allemande d'après Hegel, le cadre le mieux approprié à sa conception du monde, en échange Pârvan, l'homme, a vécu intensément son drame intérieur auquel il trouvait une correspondance intime dans l'éthique sévère, pourtant fraternellement humaine, de Zénon, pratiquée tant de siècles auparavant par son « héros » de prédilection, Marc Aurèle.

Un mot encore sur les réalisations que V. Pârvan croyait possibles à l'historien entre les limites néo-kantiennes et néo-hégéliennes exposées ici, dans cette même discipline qu'il s'était choisie. La condition essentielle du processus de connaissance est selon lui la capacité de l'historien de « vivre » et d'éclairer le lien caché existant entre l'aspect formel des choses et leur contenu spirituel. « Arriver à éclairer par la force de son propre génie rien qu'une partie, aussi infime qu'elle soit, de l'obscur histoire du devenir de l'âme humaine, afin de pouvoir entrevoir au moins quel sera le terme de nos souffrances et de nos errements, est une aspiration qui, indifféremment du nombre de fois qu'elle s'achève dans la tristesse et le désespoir, est pourtant trop semblable au vol hautain de l'aigle, pour que l'humanité ne la reprenne toujours à nouveau, ne fût-ce que pour mourir en beauté »⁶⁸. Pârvan, l'historien, arrivait ainsi à formuler ce même sentiment d'impuissance qu'avait avoué Pârvan, l'homme, et Pârvan, le penseur.



Triple sentiment d'impuissance découlant nécessairement de son incapacité à dépasser les limites politiques et idéologiques du monde contemporain au milieu

⁶⁵ *Idei și forme istorice*, p. 32.

⁶⁶ Cf. Ed. Fueter, *op. cit.*, p. 411–413.

⁶⁷ *Idei și forme istorice*, p. 18.

⁶⁸ *Memoriale*, p. 71.

duquel il vivait. Du fait de l'impuissance politique de la paysannerie en tant que classe consciente de sa force et de ses droits naissait dans l'âme de V. Pârvan tout au plus un sentiment de compassion et de protestation ; du fait de l'anarchie de la société bourgeoise et de l'ignorance systématique de l'existence et de la force du prolétariat de notre temps, est né son sentiment d'isolement comme seule forme de vie capable de lui assurer *une irréaliste certitude de son indépendance morale* ; du fait de sa non-connaissance des lois du développement de la société humaine il a résulté chez V. Pârvan l'option pour la philosophie idéaliste de l'histoire, seule capable de lui donner le sentiment de pouvoir comprendre l'éternel processus du devenir humain, en lui donnant l'illusion que, à l'encontre des historiens-artisans, capables seulement d'amasser un immense matériel de faits — intéressants parce que se rattachant aux hommes — il peut, lui, atteindre à une plus haute mission d'historien-penseur, capable « d'éclairer » ne fût-ce qu'une infime partie de « l'obscur histoire du devenir de l'esprit humain ». Il élevait de la sorte, consciemment ou non, un mur épais entre les résultats obtenus par Pârvan l'archéologue ou l'historien d'un part et d'autre part les théories agnostiques de Pârvan le penseur sur l'impossibilité théorique de connaître de façon concrète et sûre cette même histoire de l'humanité.

On peut donc se poser cette question légitime, la dernière et la plus grave. Si l'homme a choisi comme mode de vie la solitude, si le penseur a choisi pour règle morale la conception aristocratique des « élites », si l'historien confesse l'impuissance de découvrir le secret caché des lois du monde, comment peut-on néanmoins considérer V. Pârvan dans l'échelle des valeurs de la culture roumaine, pourquoi une bonne partie de son œuvre historique a-t-elle été appréciée comme étant de valeur positive, pourquoi en dernière analyse son héritage peut-il et doit-il être accepté et mis en valeur ? La réponse est affirmative : sa soif de connaître a dépassé, et de beaucoup, les limites qu'il posait lui-même à la connaissance historique ; son sentiment du devoir et sa ténacité dans la poursuite de ses recherches ont fait avancer d'un grand pas les travaux de la science roumaine dans le domaine de l'histoire ancienne de notre pays. Ses études et ses travaux ont élargi considérablement la connaissance de ce passé *malgré et contre* ses propres affirmations sur le caractère relatif de cette connaissance : son esprit d'organisateur a donné à la science historique roumaine une solide équipe d'historiens et d'archéologues formés à l'Université, au Musée, à l'Académie, ou à l'Ecole roumaine de Rome. Le fait d'avoir porté au premier plan de l'attention de nos historiens l'histoire et la culture de la population dace autochtone, préparant ainsi les voies de la seule vision juste et complexe de ce facteur si important du passé lointain de notre pays, son amour ardent de la patrie et les sentiments de compréhension profonde pour la foule anonyme des humbles et des opprimés, toutes ces clartés dépassent de loin les ombres dues souvent à l'immense solitude de sa vie.

Nous ne saurions conclure ces lignes dédiées à son souvenir sans appeler sa fervente profession de foi dans le travail. « Travailler en liberté, créer en liberté est chanter à la vie le plus bel hymne que notre âme puisse contenir dans ses profondeurs. Le travail est le rythme de la vie. De même que la liberté, il donne la force et la beauté et le caractère particulier à notre être. Il allume en nous cette lumière céleste dont s'éclairent tous ceux plus faibles que nous, qui sont autour de nous et qui, pleins de reconnaissance, entourent de leur amour ardent la lumière plus forte de notre âme. Et de tout ce labeur des millions de travailleurs infatigables resplendit l'humanité comme le soleil en son midi. Et au rythme éternel mouvant les mondes infinis dans le cosmos se joint à son tour,

digne de lui dans le monde des choses limitées d'ici bas, le rythme éternel dans lequel l'humanité fait passer son effort lumineux de siècle en siècle et de millénaire en millénaire. »⁶⁹. C'est sur ce fier message que nous tenons à achever cette évocation de son esprit tourné vers l'avenir jusque dans l'infini. Message d'une haute valeur morale, message qui s'inspire de la seule chose au monde qui puisse rendre notre activité à la fois belle, utile et nécessaire : le travail.

Au seuil de l'automne d'une vie qui ignore les joies du printemps et brûla du soleil ardent de son bref été, V. Pârvan nous légua à nous tous, à ceux qui l'ont connu de près comme à ceux qui ont lu de loin son œuvre, sa profonde confiance dans le pouvoir et la nécessité du travail, seul capable, s'il est uni à la conscience libre des hommes libres, non seulement d'interpréter, mais aussi et surtout de transformer le monde.

Pour tout ce qu'il a été et pour tout ce qu'il a fait, pour l'abnégation de sa vie entièrement vouée au travail et pour la noblesse de son exemple, la culture roumaine de tous les temps lui conservera une inaltérable gratitude.

EM. CONDURACHI

Directeur de l'Institut d'Archéologie
de l'Académie de la République Populaire Roumaine

BIBLIOGRAPHIE

des œuvres historiques de V. Pârvan

Nous avons cru nécessaire d'ajouter à la fin de cette biographie une liste des études, notes et communications de caractère historique de V. Pârvan. La bibliographie complète de ses œuvres a été publiée par H. Metaxa dans le volume commémoratif *In memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934. C'est d'elle que nous avons extrait la présente bibliographie.

E. C.

1. *Activitatea politică a lui Alex. Papiu Ilarian*, dans « Prinos lui D.A. Sturza la împlinirea a șaptezeci de ani », Bucarest, 1903.
2. *Cîteva date nouă cu privire la familia Cuza*, dans « Convorbiri Literare », Bucarest, XXXVIII, 1904.
3. *Alexăndrel Vodă și Bogdan Vodă. Șapte ani din istoria Moldovei (1449—1455)*, Bucarest, 1904.
4. *Un vechiu monument de limbă literară românească (1639—1668)*, dans « Convorbiri Literare », Bucarest, XXXVIII, 1904.
5. *Relațiile lui Stefan cel Mare cu Ungaria*, dans « Convorbiri Literare », Bucarest, XXXIX, 1905.
6. *Cîteva cuvinte cu privire la organizația provinciei Dacia-Traiană*, dans « Convorbiri Literare », Bucarest, XL, 1906.
7. *Salsovia*, dans « Convorbiri Literare », XL, Bucarest, 1906.
8. *Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreiche*, Breslau, 1909.
9. *M. Aurelius Verus Caesar și L. Aurelius Commodus, a.d. 138—161*, Bucarest, 1909.
10. *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucarest, 1911.
11. *Cetatea Tropaeum*, Bucarest, 1912.
12. *Cetatea Ulmetum, Descoperirile primei campanii de săpături din vara anului 1911*, ARMSI, Bucarest, XXXIV, 1912.
13. *Descoperiri nouă în Seythia Minor*, Bucarest, XXXV, 1913.
14. *Archäologische Funde im Jahre 1912. Rumänien*, AA, Berlin, XXVIII, 1913.
15. *Știri nouă din Dacia Malvensis*, Bucarest, 1913.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 78.

16. *Castrul de la Poiana și drumul roman prin Moldova de Jos*, ARMSI, Bucarest, XXXVI, 1913.
17. *Cetatea Ulmetum, II, 1. Descoperirile campaniei a doua și a treia de săpături din anii 1912 și 1913*, ARMSI, Bucarest, XXXVI, 1913.
18. *Cetatea Ulmetum, II, 2. Descoperirile campaniei a doua și a treia de săpături din anii 1912 și 1913*, ARMSI, Bucarest, XXXVI, 1913.
19. *Notes d'archéologie thrace*, dans « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », Bucarest, I, 6, 1914.
20. *Cetatea Ulmetum, III. Descoperirile ultimei campanii de săpături din vara anului 1914*, ARMSI, XXXVII, Bucarest, 1915.
21. *Zidul cetății Tomi*, ARMSI, XXXVII, Bucarest, 1915.
22. *Archäologische Funde im Jahre 1914. Rumänien*, AA, Berlin, 1915.
23. *Raport provizoriu asupra primei campanii de săpături la Histria*, ACMI, Bucarest, 1915.
24. *Histria IV. Inscripții găsite în 1914 și 1915*, ARMSI, Bucarest, XXXVIII, 1916.
25. *Raport asupra activității Muzeului Național de Antichități în cursul anului 1915*, ACMI, Bucarest, 1915.
26. *Gerusia din Callatis*, ARMSI, Bucarest, XXXIX, 1916.
27. *Idei și forme istorice. Patru lecții inaugurale*, Bucarest, 1920.
28. *I primordi de la civiltà romana alle foci del Danubio*, dans « Ausonia », Rome, X, 1921.
29. *Sulle origini della civiltà romena*, dans « L'Europe Orientale », Rome, II, IV—V, 1922.
30. *Considerațiuni asupra unor nume de rîuri daco-scytice*, ARMSI, Bucarest, III^e série, mém. I, 1923.
31. *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*, Bucarest, 1923.
32. *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, BSH, Bucarest, X, 1923.
33. *Note di geografia antica*, dans « Rivista di Filologia e d'Istruzione classica », Torino, N. S., I, 3, 1923.
34. *Histria, VII. Inscripții găsite în 1916, 1921 și 1922*, ARMSI, Bucarest, III^e série, II, 1923.
35. *Memoriale*, Bucarest, 1923.
36. *Nuove considerazioni sul vescovato della Scizia Minore*, dans « Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di archeologia », Rome, II, 1924.
37. *Sur un relief inédit du XI^e siècle représentant la Sainte Vierge*, BSH, Bucarest, XI, 1924.
38. *Municipium Aurelium Durostorum*, dans « Rivista di Filologia e d'Istruzione classica », Torino, N. S., II, fasc. III, 1924.
39. *Considérations sur les sépultures celtiques de Gruia*, dans « Dacia », Bucarest, I, 1924.
40. *Une nouvelle inscription de Tomi*, dans « Dacia », I, Bucarest, 1924.
41. *L'âge du dépôt de bronze de Suseni*, dans « Dacia », I, Bucarest, 1924.
42. *A propos du « basileus » Cotys de Callatis*, dans « Dacia », I, Bucarest, 1924.
43. *Fouilles d'Histria. Inscriptions: troisième série: 1923—1925*, dans « Dacia », II, Bucarest, 1925.
44. *Un aes grave olbien à Salsovia*, dans « Dacia », II, Bucarest, 1925.
45. *La « statue-menhir » de Hamangia*, dans « Dacia », II, Bucarest, 1925.
46. *Dacii la Troia*, dans « Orpheus », II,1, Bucarest, 1926.
47. *La Dacie à l'époque celtique*, dans « Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », Paris, 1926.
48. *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926.
49. *Dacia. An outline of the Early Civilizations of the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge, 1928.